

Preliminary scan subject to revision.

The original item is of poor quality. As a result, scan will be partially illegible.

Subject to applicable copyright law.

Neuveville Castle

Beeson, George

Bruxelles

Renaissance de la

1927

Nouvelle Canille

Besson, Simone

Bruxelles

Renaissance du livre

1924

LA NOUVELLE CAMILLE

Il a été tiré de cet ouvrage, cinq exemplaires sur papier Japon marqués H. C., six exemplaires sur Vergé d'Arches numérotés de I à VI, et six exemplaires sur Lafuma pur fil numérotés de VII à XII.

Marguerite de

SIMONE BERSOU

LA

Nouvelle Camille

« Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican ? »

ALFRED DE MUSSET

(On ne badine pas avec l'amour)



BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
12, Place du Petit Sablon

1924

PQ 2603

E722

N68

1924

NEW YORK UNIVERSITY
WASHINGTON SQUARE
LIBRARY

RY 12-31	GT 12-31
DI 12-31	CI 12-31
AO 12-31	LT 12-31
BD 12-31	RT 12-31

PREMIÈRE PARTIE

I.

— « Passez-moi les marrons glacés. »

— « Mais laissez-en donc pour Maud, gourmand ! »

— « Comment, Maud n'est pas encore là ? »

— « Maud ! on la cache, on la séquestre ! »

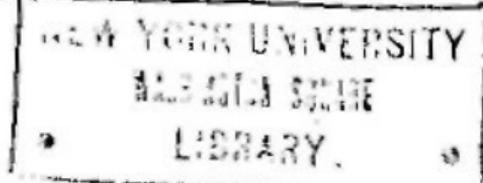
— « Vous savez bien qu'elle arrive toujours quand les autres s'en vont. »

— « Maud ! Maud ! nous voulons Maud ! »

Les mignons couverts de vermeil, sur la porcelaine des assiettes, rythmèrent l'air des lampions.

Madame Majol, femme d'un gros banquier bruxellois, réunissait ce soir quelques amis. Familiers d'une maison aux allures assez libres, ils trouvaient en tout prétexte à vacarme.

122721



Claude Vineuil, nouveau venu, qui, moins bruyant et remuant que les autres, demeurait correctement assis dans un fauteuil, demanda :

— « Maud, qui est-ce ? »

Un tollé lui répondit : « Connaissez pas Maud, non sans blague ? Mais d'où sortez-vous mon cher ? »

— « Du Congo », fit-il d'un accent modeste.

— « Oui, alors, à la rigueur... »

— « Maud comment ? » insista Vineuil.

— « Son nom de famille, on ne se le rappelle jamais. C'est Maud, voilà ! »

Et comme le sujet prêtait à ample conversation, deux jeunes gens s'installèrent confortablement sur des coussins, aux pieds de Vineuil.

— « En somme, fit l'un d'eux, Géo Delange, c'est moi qui l'ai lancée notre petite Maud. J'ai exposé son portrait au Salon de Printemps. Naturellement, elle assistait au Vernissage. On regardait d'abord le tableau, puis on se montrait le modèle. Puis on ne regardait plus que le modèle... et l'on se fichait du tableau. » Il sourit sans amertume :

« Cela prouve que — quoi qu'on dise — le public a parfois bon goût. »

Géo Delange, peintre de qualité médiocre, avait celle, du moins, de se juger sans talent. Il poursuivit : « Ce fut son premier succès à notre Maud. Depuis, mon Dieu, on l'a vue un peu partout, au bal, au théâtre, aux courses, aux matches. »

— « Elle s'amuse ? » interrogea Vineuil.

— « Oui, mais pas comme vous l'entendez, du moins pas... totalement... et ce n'est pas toujours amusant pour les autres » conclut Delange déconfit.

— « Moi, cela m'est égal, » intervint l'autre jeune homme, Serge Lerins, qui s'était tû jusqu'alors. « Qu'elle me confie ses ébauches d'intrigues, qu'elle me permette de lui dédier mes vers, et je la tiens quitte du reste... Elle exécute ce que je rêve et ne puis faire. Elle est la poésie et l'aventure de ma vie. »

Serge sourit. C'était un personnage chétif, au corps trop développé sur des jambes malingres. Cette disproportion lui donnait l'air de claudiquer, bien qu'en réalité, il ne boitât point. L'opulence d'une chevelure rejetée en arrière, ce qui faisait

saillir son front bombé, accroissait encore l'inharmonie de cet être. De visage laid, mais délicat, il avait une grâce d'enfant malade ou d'infirmes attirante et répugnante à la fois.

Il écrivait, mais peut-être avec génie, ce qui lui nuisait. Aussi avait-il ajouté à sa plume un autre gagne-pain. Tirant parti de son caractère efféminé, il s'était établi modiste. Maud était, tout ensemble, son inspiratrice et sa cliente.

— « Connaissez-vous » demanda-t-il en passant un carré de soie parfumé sur ses lèvres, pour effacer la trace sucrée d'un bonbon, « connaissez-vous son dernier trait, à notre chérubine ? Elle est posée pour un peintre Dadaïste. »

— « Comment, s'indigna Delange, mon modèle me fait des infidélités ? »

— « Consolez-vous, mon cher, elles ne sont pas publiques. Déchiquetée par la patte d'un « Fauve », Maud ne sera pas reconnue. Quelle maboule ! Enfin !... Séance, paraît-il, très satisfaisante. Dès qu'un œil brillait dans le haut de la toile, un autre dans le bas. La bouche était à la place du nez et le peintre aux pieds de son modèle. Et même

saillir son front bombé, accroissait encore l'inharmonie de cet être. De visage laid, mais délicat, il avait une grâce d'enfant malade ou d'infirme, attirante et répugnante à la fois.

Il écrivait, mais peut-être avec génie, ce qui lui nuisait. Aussi avait-il ajouté à sa plume un autre gagne-pain. Tirant parti de son caractère efféminé, il s'était établi modiste. Maud était, tout ensemble, son inspiratrice et sa cliente.

— « Connaissez-vous » demanda-t-il en passant un carré de soie parfumé sur ses lèvres, pour y effacer la trace sucrée d'un bonbon, « connaissez-vous son dernier trait, à notre chérubine ? Elle a posé pour un peintre Dadaïste. »

— « Comment, s'indigna Delange, mon modèle me fait des infidélités ? »

— « Consolez-vous, mon cher, elles ne sont pas publiques. Déchiquetée par la patte d'un « Fauve » Maud ne sera pas reconnue. Quelle maboule ! Enfin !... Séance, paraît-il, très satisfaisante. Déjà un œil brillait dans le haut de la toile, un autre dans le bas. La bouche était à la place du nez, et le peintre aux pieds de son modèle. Et même

sailler son front bombé, accroissait encore le ton de cet être. De visage laid, mais qui avait une grâce d'enfant malade, et d'attrayante et répugnante à la fois.

Il écrivait, mais peut-être avec gêne et sans succès. Aussi avait-il ajouté à sa place un morceau de pain. Tirant parti de son caractère, il s'était établi modiste. Maud était, elle, son inspiratrice et sa cliente.

— « Connaissez-vous » demanda-t-elle, « un carré de soie parfumé sur ses bords, et efface la trace sucrée d'un bonbon, et vous son dernier trait, à notre chère Maud posé pour un peintre Dadaïste. »

— « Comment, s'indigna Delange, me fait des infidélités ? »

— « Consolerez-vous, mon cher, elles se font publiques. Déchiquetée par la patte d'un chat, Maud ne sera pas reconnue. Quelle est l'enfant !... Séance, paraît-il, très satisfaisante en exil brillait dans le haut de la tête et dans le bas. La bouche était à la place et le peintre aux pieds de son modèle. »

notre petite Maud en ressentait quelque impression... à ce qu'elle prétendit du moins. »

— « Je n'en crois rien », protesta Delange.

— « Moi non plus. Elle s'imagine toujours ces choses-là... après ! Elle a, si j'ose dire, des sens d'escalier. Aussi n'est-elle pas tombée dans les bras de l'homme en « iste ». Seulement, elle lui a permis de la reconduire. Chemin de campagne... clair de lune... ombrages veloutés par de pâles rayons. Pour admirer, elle a levé la tête, et — histoire de faire joujou — elle a jeté en l'air le paquet qu'elle portait. Il s'est accroché au faîte d'un arbre. Savez-vous ce qu'il contenait ? sa robe, mon cher ! La robe dans laquelle elle avait posé, sa robe crevette évanouie ; vous connaissez, Delange ? »

Delange, d'un signe de tête, indiqua qu'il connaissait. Serge eut un rire moqueur : « Ne pas perdre sa robe chez le Monsieur qui vous presse et, en se relevant, vous trouble, et la perdre... après être sortie de chez lui, n'est-ce pas du « Maud » tout pur ? »

— « Je dirai même, approuva Delange, que

notre petite Maud en ressentait quelque impression... à ce qu'elle prétendit du moins. »

— « Je n'en crois rien », protesta Delange.

— « Moi non plus. Elle s'imagine toujours ces choses-là... après ! Elle a, si j'ose dire, des sens d'escalier. Aussi n'est-elle pas tombée dans les bras de l'homme en « iste ». Seulement, elle lui a permis de la reconduire. Chemin de campagne... clair de lune... ombrages veloutés par de pâles rayons. Pour admirer, elle a levé la tête, et — histoire de faire joujou — elle a jeté en l'air le paquet qu'elle portait. Il s'est accroché au faite d'un arbre. Savez-vous ce qu'il contenait ? sa robe, mon cher ! La robe dans laquelle elle avait posé, sa robe crevette évanouie ; vous connaissez, Delange ? »

Delange, d'un signe de tête, indiqua qu'il connaissait. Serge eut un rire moqueur : « Ne pas perdre sa robe chez le Monsieur qui vous presse et, soi-disant, vous trouble, et la perdre... après être sortie de chez lui, n'est-ce pas du « Maud » tout pur ? »

— « Je dirai même, approuva Delange, que

c'est emblématique. Cette historiette symbolise toute l'existence de notre fantasque Maud. Ne vous en faites pas ! Elle ne perdra jamais rien, à l'heure où quelqu'un en pourrait profiter, mais avant, après, pour donner du désir... ou du regret. »

— « Il faut dire, observa Serge, que c'est une jeune fille. »

— « Vraiment ! » s'étonna Vineuil, qui depuis un temps, s'instruisait, silencieux.

— « Oh, corrigea Delange, une jeune fille très libre. Elle est orpheline, vit seule, sort beaucoup. Elle est très recherchée : jolie d'abord à rendre fou Obéron roi des Fées. Et puis des talents mondains. Elle chante, un peu des chansons de caf-conc. Elle danse, un peu des danses de bar. Enfin elle sait tout, elle va partout, elle fait tout... »

— « Et le reste » jeta au passage un garçon un peu fort, dont l'allure décelait quelque chose de « trop arrivé » pour son âge, tandis que ses joues roses et pleines ne disaient pas ses trente ans.

— « Non pas le reste, hélas ! » se plaignit Delange.

— « Qu'en savez-vous, mon cher ? » riposta le

nouveau venu. Et d'un air avantageux: « Ce n'est pas une raison parce que vous avez échoué... »

— « En tous cas, Revèque, vous n'en savez pas plus que moi. »

— « Et, intervint brièvement Vineuil, le sauriez-vous, Monsieur, que vous auriez, je pense, à ne pas le laisser entendre. »

— « Je vous remercie de la leçon, Monsieur! A l'ordinaire, j'en donne plutôt que je n'en reçois. »

En effet, Revèque, bien que très jeune encore, était directeur d'une grande section administrative et avait, sous son contrôle, de nombreux employés. Mais il était trop satisfait de tout ce qu'il faisait, de tout ce qui l'entourait, de tout ce qui lui arrivait, de tout ce qu'il était enfin, pour garder longtemps l'air maussade. Il se prit à conter des anecdotes avec belle humeur et méchanceté.

Vineuil s'était diverti d'abord de ces bavardages. Mais à la longue, l'insolence de ces propos tenus sur une jeune fille l'irritait. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux traits fermes, et dont l'œil bleu semblait extraordinairement clair dans un visage bruni par les soleils d'Afrique. Sa mise

était nette, franche, comme ses gestes et son expression. Assez riche pour n'exercer aucune profession, il avait, après des débuts remarquables, abandonné l'Université sans daigner prendre ses derniers diplômes. Il avait complété ses études philologiques par un voyage aux plateaux de l'Iran et du Thibet où naquirent les langues aryennes. Des recherches sur les religions l'avaient, ensuite, poussé en Egypte, aux Indes, en Chine. Puis il s'était intéressé aux civilisations primitives. Au lendemain de l'armistice, il partait pour le Congo.

Il avait parcouru presque tout l'ancien continent, ses études lui étant un prétexte plutôt qu'un but.

Maintenant, un peu las, il comptait se reposer une saison à Bruxelles, et se laissait entraîner à fréquenter la société de l'heure. Mais les allusions, les médisances, menus régals des salons, l'exaspéraient. Aussi, écoutait-il avec humeur un nouveau récit auquel Maud était mêlée, et que Revèque commenta : — « Elle va tout de même un peu fort notre amie. D'ailleurs, notez-le, je ne critique pas. Au contraire, je trouve cela très drôle, et même bien agréable..., pour certains. » Son regard laissait

supposer qu'il était de ceux-là. En claquant des doigts, il conclut par une vieille plaisanterie : « Après tout, c'est pas ma sœur ! »

— « Non », répliqua Vineuil outré, « c'est seulement la femme à laquelle vous jurerez tantôt que vous l'aimez. D'ailleurs, jeunes gens, il faudrait vous entendre. Vous, Monsieur Delange, vous reprochez à cette personne d'être coquette et de se dérober. Vous dites : « Quelle rosse ! » Vous, Monsieur Revêque, d'être coquette et de se donner à tous... peut-être pour faire croire qu'elle a été à vous. Et vous dites : « Quelle... ! » Il prononça un mot cru dont Revêque avait usé. Si sa beauté se dissimulait sous des paupières baissées et des corsages montants, vous diriez : « Quelle Sainte Nitouche. » Quel parti lui laisserez-vous donc ? » Sa voix s'était haussée. Une rougeur chauffait son hâle.

— « Quel parti ? Mais aucun, Monsieur, aucun » répondit avec flegme Serge, qui, depuis un temps, demeurait silencieux, l'esprit occupé sans doute à quelque vers. « Aucun, et c'est justice. Etre jeune, libre, jolie, ô divins attributs ! Celle qui les possé-

derait serait trop heureuse. Aussi doit-elle, évidemment, être en échange, calomniée. Elle est quelle tare ! Elle est séduisante, quel crime ! Elle inspire l'amour, cela ne saurait se pardonner, ou bien ne l'ayant pas eue, on la convoite, et cela rend amer, ou bien l'ayant eue, on songe qu'il y a d'autres l'auront aussi peut-être, et cela est furieux. Moi seul, puis être indulgent à la place de Maud, car je ne la désire pas. Je la prie simplement de se laisser contempler et décrire. Cela ne demandent plus à la beauté des femmes, d'arriver en arriver à la haïr, c'est fatal. Tenez, vous Monsieur Vineuil, plus tard vous parlerez de Maud tout aussi mal que les autres, car vous la défendez trop bien aujourd'hui. »

— « Qui défend-on ? Maud, je parie ! Et qui est le preux chevalier ? Vous, Vineuil ? C'est moi bien de protéger ma petite amie. »

L'hôtesse, Cécile Majol, une cigarette aux lèvres, s'appuyait au fauteuil de Vineuil. C'était une grande femme souple, aux yeux brillants, aux membres longs et fins, mais de laquelle se dégageait une impression de veulerie et de déchéance. Elle

avait le nez de nocce. Cet effet était dû, peut-être, à ses pieds trop développés dont les orteils ressemblaient presque canailles, et à ses lèvres écartées encadrant d'ailleurs d'une manière

si encore attrayante, mais comme une bouche qui semblait porter en elle des secrets

qu'elle avait tant souvent, s'était presque toujours en sa bouche, car elle n'avait pas le courage de se faire souffrir beaucoup, s'était

elle n'était nulle ouverture de ses charmes. Elle était pleine d'indulgence, et ressentait tous des joies que quelques-uns lui

proposées. Elle ne se plaisait à entendre de Maud qu'elle chérissait, ni de voir

qu'elle semblait, tant elle était craintive de se laisser par crainte de causer du chagrin à sa sorte de lâche bonté. Son

visage à rouge, qui ne pouvait voir que la saute, était, de l'avis général,

derait serait trop heureuse. Aussi doit-elle, équitablement, être en échange, calomniée. Elle est jolie, quelle tare ! Elle est séduisante, quel crime ! Elle inspire l'amour, cela ne saurait se pardonner ! Car, ou bien ne l'ayant pas eue, on la convoite, et cela rend amer, ou bien l'ayant eue, on songe que d'autres l'auront aussi peut-être, et cela rend furieux. Moi seul, puis être indulgent à la grâce de Maud, car je ne la désire pas. Je la prie simplement de se laisser contempler et décrire. Ceux qui demandent plus à la beauté des femmes, doivent en arriver à la haïr, c'est fatal. Tenez, voyez Monsieur Vineuil, plus tard vous parlerez de Maud tout aussi mal que les autres, car vous la défendez trop bien aujourd'hui. »

— « Qui défend-on ? Maud, je parie ! Et quel est le preux chevalier ? Vous, Vineuil ? C'est très bien de protéger ma petite amie. »

L'hôtesse, Cécile Majol, une cigarette aux lèvres, s'appuyait au fauteuil de Vineuil. C'était une grande femme souple, aux yeux brûlants, aux membres longs et fins, mais de laquelle se dégageait une impression de veulerie et de déchéance. un

relent de vie de noce. Cet effet était dû, peut-être, à ses mains et à ses pieds trop développés dont les attaches semblaient presque canailles, et à ses paupières meurtries encadrant d'ailleurs d'admirables prunelles.

Sa chair, encore attrayante, mais comme amollie sous les baisers, semblait porter en elle des secrets d'alcôve.

Elle avait aimé souvent, s'était presque toujours vue abandonner, car elle n'avait pas le courage de rompre, avait souffert beaucoup, s'était consolée vite.

Ne gardant nulle amertume de ses chagrins passagers, elle était pleine d'indulgence, et reconnaissante à tous des joies que quelques-uns lui avaient apportées. Elle ne se plaisait à entendre médire, ni de Maud qu'elle chérissait, ni de nul autre, et parfois semblait, tant elle était excellente personne, se donner par crainte de causer du chagrin, dans une sorte de lâche bonté. Son mari, pantin blafard à trogne rouge, qui ne pouvait voir une femme sans la suivre, était, de l'avis général, l'excuse de sa vie.

Ce soir, très en gaieté, le petit homme traversa le salon, par longues glissades, tout en faisant un air crapuleux qu'une revue avait mis à la mode. On discuta cette revue, puis une opérette, puis une pièce à thèse.

La conversation fut bientôt générale.

A ce moment, celle dont il venait d'être si viguement parlé, entra. D'instinct tous les regards se tournèrent vers la porte, comme ils se tournent vers la fenêtre quand le soleil paraît.

La forme de la jeune fille jaillissait lumineuse de la robe de soie noire qui en moulait les contours. Ses bras étaient entièrement nus, la robe se collait si exactement à sa poitrine et à ses hanches qu'elle semblait un sombre vernis appliqué à même la peau, et sous lequel, les seins menus et dressaient à l'air leurs pointes tendres.

Jetant ici un sourire, plus loin une exclamation ailleurs un mot gamin, Maud se dirigeait vers Madame Majol dont elle baisa la main d'un geste si joliment affecté.

— « Bonjour, Madame jolie. Oui ! je suis »

est en retard. Grondez pas ! chut, chut, pas ma tête ! »

— « Qu'avez-vous fait ? » gronda Majol, comiquement sévère.

Elle fit : « Des choses qui ne sont pas à dire. Excusez-moi ! » Et elle se laissa embrasser par le rampant pantin, comme si c'était là faveur due à sa beauté.

Après avoir embrassé Revêque, elle dessina du doigt, dans son œil, la face comme angélique à force de rondeur et de jeunesse, lui cria « Bonjour, amour ! »

Sur un jeune peintre : « Delange, mon cher, j'ai vu dans vos cousins épatants pour votre garçonnet ? » Ensuite elle interrogea Serge : « Mes compliments ? »

— « Le chapeau est fini, le poème pas commencé. »

— « Naturellement parce que je paie l'un, tandis que l'autre... »

— « Vous payez aussi un baiser, c'est promis. »

— « Parfait, vous viendrez le chercher un de ces jours, j'invite Delange à peindre le spectacle, comme à le z'yeuter. »

Ce soir, très en gaieté, le petit homme traversait le salon, par longues glissades, tout en chantant un air crapuleux qu'une revue avait mis à la mode. On discuta cette revue, puis une opérette, puis une pièce à thèse.

La conversation fut bientôt générale.

A ce moment, celle dont il venait d'être si longuement parlé, entra. D'instinct tous les regards se tournèrent vers la porte, comme ils se tournent vers la fenêtre quand le soleil paraît.

La forme de la jeune fille jaillissait lumineuse de la robe de soie noire qui en moulait les lignes. Ses bras étaient entièrement nus, la chute des épaules coupée à peine par un fil de jais. L'étoffe collait si exactement à sa poitrine et à ses hanches, qu'elle semblait un sombre vernis appliqué à même la peau, et sous lequel, les seins menus et distants dressaient à l'air leurs pointes tendres.

Jetant ici un sourire, plus loin une œillade. ailleurs un mot gamin, Maud se dirigeait vers Madame Majol dont elle baisa la main d'un geste joliment affecté.

— « Bonjour, Madame jolie. Oui ! je sais, je

est en
saint L
— « C
gament
Eie ré
Parlome
le réproba
« naturelle
Aperceve
es art, sa fa
« quelques
Fis au jeun
tuté des o
lire ! » En
ses comman
— « Le ch
né, »
— « Naturel
sa " autre... »
— « Vous pe
— « Parfait
en yeux, j'arrê
C'est que à le x

vous en retard. Grondez pas ! chut, chut, pas ma faute ! »

— « Qu'avez-vous fait ? » gronda Majol, comiquement sévère.

Elle rit : « Des choses qui ne sont pas à dire. Pardonnez-moi ! » Et elle se laissa embrasser par le répugnant pantin, comme si c'était là faveur due et naturelle.

Apercevant Revêque, elle dessina du doigt, dans les airs, sa face comme angélique à force de rondeur et, ironiquement, lui cria « Bonjour, amour ! » Puis au jeune peintre : « Delange, mon cher, j'ai trouvé des coussins épatants pour votre garçonnet ! » Ensuite elle interrogea Serge : « Mes deux commandes ? »

— « Le chapeau est fini, le poème pas commencé. »

— « Naturellement parce que je paie l'un, tandis que l'autre... »

— « Vous payez aussi un baiser, c'est promis. »

— « Parfait, vous viendrez le chercher un de ces jours. J'invite Delange à peindre le spectacle, Revêque à le z'yeuter. »

Empressé, celui-ci se rapprocha.

Mais, attirant Maud hors du cercle de jeunes gens, Cécile Majol la poussait vers Vineuil qui affirmait-elle, désirait vivement lui être présenté.

— « C'est vrai, Monsieur, que vous désirez me connaître ? »

— « C'est vrai, Mademoiselle. J'ai tellement entendu parler de vous. »

— « En mal, alors ? »

Il protesta : « Je vous assure... »

— « Si, si, quand on parle de moi, c'est toujours en mal. »

— « Messieurs Delange et Revèque m'ont dit simplement... »

— « Que j'étais coquette, froide, méchante... ce qui d'ailleurs n'excluait pas quelques bontés trop vives pour certains. »

Egayé par cette perspicacité, Vineuil cessa de se contraindre, et dit simplement : « Vous exagérez. »

— « Oh que non ! et vous vous en êtes tenu aux racontars des hommes. Si vous aviez entendu les femmes, alors ! » Les bras écarquillés, les sourcils

haussés, Maud demeurait, lèvres entr'ouvertes, à la vaine poursuite d'un mot capable de marquer le degré où fût montée la médisance.

Puis, avec un accent dont la mélancolie semblait créer, entre elle et Vineuil, une intimité soudaine :

— « Oui, je sais, j'ai une mauvaise réputation. Je fais semblant d'en rire mais tout de même cela m'attriste, car, au fond, je vous jure, je ne fais rien de mal. Pourquoi me traite-t-on ainsi ? »

— « Pourquoi ? regardez-vous, Mademoiselle. Vous verrez que toutes les femmes doivent vous détester, et tous les hommes aussi, que vous avez fait souffrir... à votre insu. »

Après une hésitation, il avait, comme un coup de sonde, jeté ces derniers mots.

Il se souvenait de propos tenus sur la coquetterie de Maud.

Était-elle jamais inconsciente des tourments qu'elle causait ?

Cependant, paupières closes, elle écoutait réfléchie et flattée. Puis, cherchant les yeux de Vineuil :

— « Et ce qu'on vous a dit, vous l'avez cru ? »

Elle s'était rapprochée, lui offrant son parfum.

Prenant ainsi sur lui une influence fugace, elle attendait presque anxieusement la réponse, soucieuse, pour une heure peut-être, de l'opinion de cet homme qui, soudain, lui avait plu.

Oublieux de ses doutes, il secoua nettement la tête : « Non, Mademoiselle. »

Elle sentit qu'il ne parlait pas ainsi uniquement par politesse. Elle murmura : « Merci. » Puis après un silence, emportée soudain par un besoin de franchise : « Oh, dans ce qu'ils ont dit, il y a du vrai. Mais est-ce ma faute ? J'aurais été toute différente si la vie l'avait permis. Hélas les hommes sont si durs, si bêtes... » Son regard s'emplit d'une tristesse nostalgique. Elle semblait s'en être allée très loin, parmi ses souvenirs, vers d'autres temps, d'autres pays. Soudain, elle parut à Vincuil un petit être singulier et fragile, jeté dans un monde qui lui était étranger.

Pensive, elle répéta : « Il y a du vrai, c'est certain, mais pas tout, et puis il y a aussi des choses que ces gens-là ignorent et qui me font un peu meilleure, vous ne croyez pas ? »

— « Pourquoi non ? Toutes les âmes sont

Preuant ainsi sur lui une influence fâcheuse, attendait presque anxieusement la réponse. Cet homme qui, soudain, lui avait plu.

Oublieux de ses doutes, il secoua la tête : « Non, Mademoiselle. »

Elle sentit qu'il ne parlait pas ainsi d'habitude par politesse. Elle murmura : « Merci. »

Après un silence, emportée soudain par un accès de franchise : « Oh, dans ce qu'ils ont de différent si la vie l'avait permis. Hélas, les hommes sont si durs, si bêtes... » Son regard s'éleva vers le ciel, triste et nostalgique. Elle semblait se souvenir de très loin, parmi ses souvenirs, vers d'autres pays. Soudain, elle parut à son tour un petit être singulier et fragile, jeté dans un monde qui lui était étranger.

Pensive, elle répéta : « Il y a de ces gens-là, certains, mais pas tout, et puis il y a aussi des gens qui ne savent pas. »

« Pourquoy non ? Toutes les âmes...

secrètes et pudiques. Un passant, un voyageur peut parfois à distance, deviner leur clarté. Mais dès qu'elles se sentent observées, elles changent, elles se rétractent... Ce qu'elles cachent le mieux, ce sont leurs qualités. N'avez-vous jamais observé les étoiles par les nuits chaudes ? Elles brillent. On peut les saisir, elles s'envolent. Si vous parvenez à fermer la main sur une de ces vies lumineuses, vous ne la rouvrez que sur un cadavre éteint.

— « Et vous croyez que dans mon âme à moi, il y a une petite lueur ? » Elle se tut, songeuse. Elle était contente. Lui aussi se taisait pour la regarder mieux. Il n'était plus ébloui maintenant par l'appareil lumineux, jaillie de la robe de soie noire, comme un lys hors d'un vase de sombre argile. Et il détaillait.

Il admira le globe d'or dont le chignon chargeait la tresse, et, reliant celle-ci à l'attache du bras, les lignes du col et de l'épaule, si souples, que peut suivre leurs contours, le mouvement de la main devait être un caresse.

Puis il remarqua la fleur de nacre de l'oreille presque dérobée pourtant sous la mousse blonde

secrètes et pudiques. Un passant, un voyageur peut parfois à distance, deviner leur clarté. Mais dès qu'elles se sentent observées, elles changent, elles se rétractent... Ce qu'elles cachent le mieux, ce sont leurs qualités. N'avez-vous jamais observé les lucioles par les nuits chaudes ? Elles brillent. On veut les saisir, elles s'envolent. Si vous parvenez à fermer la main sur une de ces vies lumineuses, vous ne la rouvrez que sur un cadavre éteint.

— « Et vous croyez que dans mon âme à moi, il y a une petite lueur ? » Elle se tut, songeuse. Elle était contente. Lui aussi se taisait pour la regarder mieux. Il n'était plus ébloui maintenant par l'apparition lumineuse, jaillie de la robe de soie noire, comme un lys hors d'un vase de sombre argile. Et il détaillait.

Il admira le globe d'or dont le chignon chargeait la nuque, et, reliant celle-ci à l'attache du bras, les lignes du col et de l'épaule, si souples, que pour suivre leurs contours, le mouvement de la main devait être un caresse.

Puis il remarqua la fleur de nacre de l'oreille presque dérobée pourtant sous la mousse blonde

des cheveux. Enfin son attention s'arrêta, extasiée sur le modelé du nez et des lèvres, précis et délicats à ravir un sculpteur.

Les yeux mobiles, mirant au passage le plus fugace, le plus superficiel rayon, étaient pleins de reflets mais sans flamme intérieure. Mais devant Vineuil n'était plus à même de s'en apercevoir.

Après un temps, Maud reprit mélancolique :

— « Les autres ne se doutent pas que je suis ainsi. »

— « Qu'importe l'opinion des autres ? » Il n'osa ajouter : « Puisque la mienne vous appartient » mais recourut sans pudeur à un truisme : « Puisque vous avez votre conscience pour vous. »

— « Oh ma conscience ! elle ne vaut pas mieux que tout ce monde qui, après m'avoir poussée à des sottises, me juge. »

Il reprocha doucement : « Pourquoi raillez-vous toujours ? »

Elle le sentit prêt à la défendre contre les étrangers, et à la soutenir contre elle-même. Une impression d'honnêteté, de confiance, de protection se dégageait de cet homme. Entre Maud et lui s'ébau-

chat un commerce tout moral qui changerait la
d'une fille de ses flirts habituels et dont Vineuil ne
défierait pas.

— « Chérie, chantez nous donc quelque
chase... »

Cécile Majol s'avavançait, l'accent implorant, la
marche molle.

— « Oh, chérie, pas ce soir, je ne suis pas en
x. »

Elle désirait prolonger ce tête-à-tête avec
Vineuil, se reposer dans ce sentiment de quiétude
qu'elle n'avait plus éprouvé depuis les heures de
l'enfance. Sa petite âme coquette était, pour une
fois, réellement émue.

Mais une dame ayant effleuré quelques touches
du piano, elle se ravisa :

« Bah, puisqu'il y a tout de même quelqu'un
au piano. »

Elle appelant d'un bout à l'autre du salon :

« Revêque, amour, faites-moi danser ? »
Son visage pétrifié, le geste saccadé et pourtant
si mécanique, ichot et mécanique à souhait, Revêque
entraîna la jeune fille dans un fox-trott. Vineuil la

était un commerce tout moral qui changerait la jeune fille de ses flirts habituels et dont Vineuil ne se défierait pas.

— « Chérie, chantez nous donc quelque chose... »

Cécile Majol s'avancait, l'accent implorant, la démarche molle.

— « Oh, chérie, pas ce soir, je ne suis pas en voix... »

Elle désirait prolonger ce tête-à-tête avec Vineuil, se reposer dans ce sentiment de quiétude qu'elle n'avait plus éprouvé depuis les heures de son enfance. Sa petite âme coquette était, pour une seconde, réellement émue.

Mais une dame ayant effleuré quelques touches du clavier, elle se ravisa :

— « Bah, puisqu'il y a tout de même quelqu'un au piano... »

Et appelant d'un bout à l'autre du salon :

— « Revèque, amour, faites-moi danser ? »

Le visage pétrifié, le geste saccadé et pourtant rythmique, idiot et mécanique à souhait, Revèque entraîna la jeune fille dans un fox-trott. Vineuil la

Arncliffe Castle

Arncliffe Castle

Arncliffe

Arncliffe Castle

1924

Nouvelle Canille

Berson, Simone

Bruxelles

Renaissance du livre

1924

part 2

vit appuyer sans retenue, contre le buste de son cavalier, sa forme trop désirable.

Alors, violemment, il se tourna vers Majol, et il discuta avec âpreté la question des chemins de fer du Congo, laquelle d'ailleurs ne l'intéressait pas.

II.

Le lendemain, Maud s'éveilla tard.

Brusquement assise au milieu du lit, dans l'abandon de sa chemise glissée sur une épaule et de ses cheveux épandus, elle aperçut, dans le cadre vieil or d'une glace ancienne, son reflet paré de tout l'exquis désordre d'un Watteau.

Allégre, elle salua son image : « Bonjour chérie ! bonjour jolie ! bonjour amour ! bonjour petite demoiselle Maud ! comment allez-vous ce matin ? »

Vivant seule et ayant un besoin constant d'adulation, elle avait pris le parti de se fêter elle-même et s'adressait, quand elle était de bonne humeur, des propos pleins d'aménité.

L'heure du premier déjeuner étant depuis longtemps passée, elle se fit servir son repas de midi. Au bord du plateau étaient posés un sachet de tabac, une boîte de cigarettes, une gerbe d'œillets et une enveloppe contenant une déclaration non signée. Les autres envois, également anonymes,

émanaient d'adorateurs divers, à en juger par les différences d'écritures que révélaiènt les suscriptions.

Habitée à ce genre d'attentions, Maud ne prenait pas la peine d'en chercher les auteurs. Elle serra dans ce qu'elle appelait « son carton à myosotis » le premier feuillet de la déclaration, puis, ayant soudain changé d'idée, elle roula le second en boule et le jeta au jeune chat entré brusquement dans la chambre : « Tiens, amuse-toi, Pouchinelle, mon amour, mon beau petit enfant noir. »

Elle se complut à sa toilette.

Ce fut seulement deux heures plus tard que, vêtue d'une ample blouse japonaise, elle se prit à errer par son appartement, une cigarette aux doigts, une chanson aux lèvres, et Pouchinelle, le chat noir, juché sur son épaule, contre ses blonds cheveux.

La bonne entra : « Mademoiselle, il y a là un gamin avec un paquet. »

« Encore un cadeau, sans doute, » songea Maud. Et elle ordonna joyeuse : « Qu'il vienne, ce petit. »

Un garçonnet fut introduit, un enfant d'une quinzaine d'années, long, souple, brun, aux cheveux

bouclés, aux longues paupières, et dont la grâce molle ne semblait pas de nos pays.

Il portait une sorte de casserole. Il évoquait ces jeunes enchanteurs des contes arabes qui, dans une marmite où cuisent des herbes odorantes, élaborent des charmes. Maud approcha, curieuse. Il ôta le couvercle. Elle aperçut, dans un fond d'eau, des poissons chinois. Elle les regardait ravie, mais étonnée, se demandant d'où lui venait ce baroque présent. Et Pouchinelle, toujours sur son épaule, les pattes jointes, le dos en bosse, la gueule entr'ouverte sous sa moustache hérissée, regardait aussi les bestioles, avec l'envie évidente de les happer. Brusquement, Maud se souvint de ce Monsieur qui lui avait été, la veille, présenté par Cécile Majol. Ne lui avait-elle pas, entre autres choses, confié sa passion pour cette délicate faune exotique ? Elle interrogea le messager : « N'es-tu pas au service de Monsieur... Monsieur... » Elle ne se rappelait plus le nom.

— « De M. Vineuil, oui Mademoiselle. Lui rapporter moi de ses voyages... là-bas... loin... loin... » Il ferma les yeux, murmura des syllabes

aux consonances arabes. Des lectures montèrent à la mémoire de Maud, où il était dit que les adolescents de ces contrées d'Orient avaient plus d'attrait que des femmes, et réalisaient le type parfait de la beauté humaine.

Elle admira la poitrine bombée du jeune garçon et son cou dont les lignes, largement écartées à la base, se rapprochaient harmonieusement pour supporter la tête fine. Elle regarda les jambes qui, nues à partir du genou, se renflaient, puis s'effilaient avec délicatesse, pour poser sur des sandales leurs pieds agiles et cambrés.

Elle demanda : « Toi regretter ton pays, les filles de ton pays ? »

Il secoua la tête : « Non, filles pas belles, plus belles ici, toi beaucoup plus belle. » Elle sourit, et entr'ouvrant les lèvres, mordit un ceillet qu'elle garda à la bouche. Elle ne savait si elle était coquette pour cet enfant ou pour son maître, et afin que le petit messenger troublé, répondit aux questions de Vineuil : « la dame, jolie, très jolie. »

Elle lui fit déposer la casserole sur un guéridon et reprit : — « Ah, moi belle ? Et moi gentille

aussi ! » Elle lui tendit quelque menue monnaie en interrogeant : — « Quoi toi acheter avec cela, bons, cigarettes ? »

Mais la prunelle brillante : — « Non, dit-il, portraits actrices. »

Elle éclata de rire, eut envie de lui crier, comme à ce noceur de Revêque « Amour, va ! » et familièrement, par le bras, le poussa dehors.

Avant de fermer la porte sur le petit, elle lui effleura le visage de l'œillet qu'elle avait mordu, et, sous la fraîcheur de la corolle, l'enfant, voluptueusement, ferma ses longues paupières. Maud chercha l'aquarium qui, désert depuis quelques jours, était relégué en haut d'un buffet. Elle en renouvela l'eau, y fit flotter des mousses, y plongea les poissons.

— « C'est curieux... curieux... » se répétait-elle songeant à l'attention de Vineuil. Comment s'était-il souvenu du goût de la jeune fille ? Comment surtout, s'était-il inquiété de la satisfaire ? Il tenait donc à occuper sa pensée.

Elle ne fut pas surprise quand, vers le milieu de l'après-midi, la femme de chambre lui remit la

carte de Vineuil qui demandait à être reçu. F
être, à son insu, n'était-elle demeurée chez elle
pour l'attendre.

Elle marcha à lui l'air joyeux : « Entrez
Mais il reculait admiratif : « Dieu, que
joli ! » Il la regardait, surpris et ravi tout
de son habillement. Elle portait un pa
soie noire que recouvrait à demi une l
même tissu, illustrée de dragons et de
thèmes, dans la broderie desquels des fils d
lon s'enroulaient aux fils d'or.

Dans le souvenir de Vineuil, elle était d
en sa robe décolletée d'où jaillissait la s
féminine de sa chair.

Il la retrouvait affublée de cet exotique v
qui montait jusqu'à son cou, enfermait s
jusqu'au poignet, noyait sa taille dans son am
et dont la culotte lui donnait l'air d'un petit g
ambigu.

Cependant, il évoquait la ligne et la couleur
formes émouvantes aperçues la veille, et qui, de
être cachées, le troublaient encore davanta
aujourd'hui.

carte de Vincoul qui demandait à être revêtu. Fût-elle, à son insu, n'était-elle demeurée chez elle pour l'attendre.

Elle marcha à lui l'air joyeux. « Et voilà ! » Mais il reculait admiratif. « D'où vient ce si joli ! » Il la regardait, surpris et ravi tout ensemble de son habillement. Elle portait un pantalon de soie noire que recouvrait à demi une blouse en même tissu, illustrée de dessins et de dessins-thèmes, dans la broderie desquels des fleurs se mêlaient à s'entroulaient aux fils d'or.

Dans le souvenir de Vincoul, elle était demeurée en sa robe décolletée d'un jaillissant et féminin de sa chair.

Il la retrouvait assise à cet exotisme qui montait jusqu'à son cou, enfermant ses bras jusqu'au poignet, noyant sa taille dans son ampleur et dont la culotte lui donnait l'air d'être une ambiguë.

Cependant, il évoquait la ligne et la couleur des formes étonnantes aperçues la veille, et qui ne lui être cachées, le troublaient encore davantage aujourd'hui.

« Mon beau-père, il parla :

« Ne pouvez-vous imaginer le plaisir que j'ai eu de vous voir. Je n'avais plus vu le pareil de vous à Yokohama, il y a dix ans. »

« Pour elle, est authentique. »

« Elle ne vient pas d'Asie, du moins dans le quartier Jaune de Yokohama. »

« C'est un flirt de là-bas qui me l'a présentée. Elle possède de belles soies. »

« Me permettez-vous de vous en occuper ? »

« Mais vous n'êtes pas mon flirt... »

« Je suis resté longtemps au Japon. »

« Je ne sais pas, paraît-il. »

« Je ne me concentre pas, paraît-il. »

« Je ne me concentre pas, paraît-il. »

carte de Vineuil qui demandait à être reçu. Peut-être, à son insu, n'était-elle demeurée chez elle que pour l'attendre.

Elle marcha à lui l'air joyeux : « Entrez donc ! » Mais il reculait admiratif : « Dieu, que cela est joli ! » Il la regardait, surpris et ravi tout ensemble de son habillement. Elle portait un pantalon de soie noire que recouvrait à demi une blouse de même tissu, illustrée de dragons et de chrysanthèmes, dans la broderie desquels des fils de vermillon s'enroulaient aux fils d'or.

Dans le souvenir de Vineuil, elle était demeurée en sa robe décolletée d'où jaillissait la splendeur féminine de sa chair.

Il la retrouvait affublée de cet exotique vêtement qui montait jusqu'à son cou, enfermait ses bras jusqu'au poignet, noyait sa taille dans son ampleur, et dont la culotte lui donnait l'air d'un petit garçon ambigu.

Cependant, il évoquait la ligne et la couleur des formes émouvantes aperçues la veille, et qui, de lui être cachées, le troublaient encore davantage aujourd'hui.

Pour déguiser

— « Vous

voire costume

depuis mon sé-

— « Celui

— « Je le

moins a-t-il été

San-Francisco

— « En eff

envoyé. »

— « Moi a

d'Extrême-O

offrir. »

Elle rit : —

Dites-moi, a

Japon ? »

— « Une

— « On

prenant le t

habituel : «

Il fut ch

blâme, se c

précision.

Pour déguiser son désarroi, il parla :

— « Vous ne pouvez imaginer le plaisir que votre costume me cause. Je n'avais plus vu le pareil depuis mon séjour à Yokohama, il y a dix ans. »

— « Celui-ci, répondit-elle, est authentique. »

— « Je le crois. S'il ne vient pas d'Asie, du moins a-t-il été brodé dans le quartier Jaune de San-Francisco. »

— « En effet, c'est un flirt de là-bas qui me l'a envoyé. »

— « Moi aussi, dit-il, je possède de belles soies d'Extrême-Orient. Me permettez-vous de vous en offrir. »

Elle rit : — « Mais vous n'êtes pas mon flirt... Dites-moi, avez-vous séjourné longtemps au Japon ? »

— « Une année. »

— « On ne s'y embête pas, paraît-il. » Et prenant le tour de conversation qui lui était habituel : « Les jolies oïrans, le Yoshivara... »

Il fut choqué, mais, réprimant son geste de blâme, se contraignit à parler avec aisance et précision.

— « Oui, le plaisir est facile, et les Japonaises sont très jolies. »

— « Tant que cela ? Celles que j'ai vues m'ont paru laides. »

— « Parce que dans nos rues, nos maisons, le cadre est trop grand pour elles. Manque de proportion. Or, dans leur beauté, la proportion est tout. Elles n'ont pas comme les Européennes, la splendeur du teint, la lumière des cheveux, mais l'harmonie de leurs membres et de leur buste est admirable. Elles sont souvent sur le modèle du canon grec, en miniature bien entendu. »

— « Et de toutes ces perfections, savent-elles en user ? Elles sont très expertes, n'est-ce pas ? Il existe, m'a-t-on dit, des estampes... — elle baissa les yeux — tout à fait extraordinaires. Un de mes amis m'en a montré, mais je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. »

Il faillit s'écrier : « Vous avez pour amis de jolis personnages ! » Il se contint encore, et, comme elle demandait : « Vous n'en avez pas rapporté, vous, de ces dessins ? » il répondit sim-

plement par un « non » très sec, dans la syllabe duquel se ramassait son indignation.

— « Ah, c'est dommage » regretta-t-elle, puis :
« Ces Japonais ne doivent avoir aucun sens moral. »

— « Dire qu'ils en ont un autre que nous, et que nous ne comprenons pas, serait plus juste. Ils n'ont qu'un souci, la gloire du pays, l'amélioration de la race. Tenez, un exemple : les Japonais sont très petits, alors que les Chinois atteignent presque notre taille. Chaque année, le gouvernement nippon envoie un lot de filles dans l'empire du Milieu. La plupart sont fiancées, là-bas, au Japon. L'Etat les dote à condition qu'elles fassent en Chine... hum... si vous voulez, appelons cela « leur devoir ». Le devoir c'est tellement affaire de...

— « De géographie », observa Maud.

— « En effet. Quand les mousmées ont failli avec des Célestes, elles sont rapatriées. Le fiancé japonais épouse. Il encaisse le magot (c'est de la dot dont je parle et non du Chinois), et il donne son nom à un petit enfant plus développé que ne sont d'ordinaire les bébés nippons.

— « Non ! » s'exclama Maud interloquée. Mais curieuse d'histoires osées, elle continua à interroger.

— « Et les compatriotes de votre adorable « boy », les Arabes ? »

— « Oh ! très surfaites ! Elles sont vieilles à vingt ans. »

Néanmoins Maud voulut des détails. Puis elle passa aux Congolaises.

— « La Vénus Noire maintenant ? » Il souriait : « Mais votre goût de savoir est inlassable. »

En effet, elle se divertit à le questionner sur les femmes de toutes les contrées qu'il avait traversées, leurs attrait différents, leurs exigences, leurs ardeurs, leurs pratiques amoureuses.

Il répondait, comme il eût parlé des mœurs des insectes ou de la fécondation des plantes, avec franchise et netteté, avec une propriété voulue de termes, qui semblait bannir le trouble et assainissait cette singulière conversation.

Cependant, Maud songeait que cet homme avait.

par le monde, engerbé la vaste moisson des sensualités.

Elle l'écoutait, le regard oblique sous la paupière lourde, la bouche entr'ouverte, avec, à la pointe de la langue, ce petit frisson de curiosité qu'y suscite un mets étrange ou l'une de ces boissons américaines au goût imprévu.

Elle demanda, quêtant un compliment : « Une de nos soirées d'Europe, celle d'hier, par exemple, avec nos femmes banales, doit vous paraître bien monotone. »

— « Monotone, pas précisément, mais déplaisante, choquante. »

— « A cause de... » Du doigt, elle indiquait sur sa blouse montante, les lignes d'un corsage extravagamment décolleté.

— « Oh ! nullement. J'ai vu en Asie Mineure des femmes dont le visage était obstinément voilé... mais dont le corps était nu. J'ai vu des négresses qui ne portaient qu'un pagne, d'autres qui n'avaient pas même une palme, la feuille de vigne de ces pays-là. Alors, vous comprenez, vos plus hardis « déshabillages » me semblent encore très décents.

Non, ma gêne fut plutôt morale. J'ai été blessé par des allusions, des équivoques, des mensonges.

Elle se le rappela, tel qu'il lui était apparu en veille, chez les Majol, le geste un peu complice, l'œil observateur et surpris. Elle devina que ces aventures exotiques, sensuellement compliquées, peut-être, mais psychiquement très simples, qu'ils avaient laissé un cœur presque neuf, ignorant des subtilités et des roueries féminines. Doté d'une imagination et de sens aiguisés, et demeuré pourtant très naïf en amour, comme il frémissait au moindre sentiment. Quelle aubaine pour la coquette en vue de s'amuser !

Maud fit crisser sous ses ongles la soie d'un fauteuil, chatte qui se fait les griffes avant de sauter sur la proie.

— « Pourquoi souriez-vous ? » demanda Vineuil.

Mais elle ne voulut pas répondre, et, pour détourner son attention, lui proposa un verre de porto.

Ayant ouvert un buffet, elle demeura perplexa, le nez en l'air.

Zut, le carafon est sur la glace et

elle fit son aide qu'elle refusa. Elle

lui dit d'appeler la femme de chambre.

Il n'osa pas manquer pareille occasion

de se faire à l'aise et de montrer ses jambes

à l'occasion, elle se laissa tomber sur un fauteuil

et se sentit très fatiguée. Sans doute la

chaise de sa poitrine voilée d'un linceul rose

de Vineuil glissèrent sur le

carafon. Sa face s'empourpra.

« Ça chauffe » remarqua Maud

et ne pas comprendre, et, forcé, en

essayant de tourner, l'arrêta sur un livre.

« Ça chauffe sur son épaule, lui frôlant la

poitrine et du tissu soyeux de sa blouse.

« Ça chauffe, non Muset, ce que je l'ai

touché en temps. »

« Ça chauffe, songeait à sa nature fraîche

et adroite, et

Non, ma gêne fut plutôt morale. J'ai été blessé par des allusions, des équivoques, des mensonges.

Elle se le rappela, tel qu'il lui était apparu la veille, chez les Majol, le geste un peu compassé, l'œil observateur et surpris. Elle devina que ses aventures exotiques, sensuellement compliquées peut-être, mais psychiquement très simples, lui avaient laissé un cœur presque neuf, ignorant des subtilités et des roueries féminines. Doté d'une imagination et de sens aiguisés, et demeuré pourtant très naïf en amour, comme il frémirait au moindre sentiment. Quelle aubaine pour la coquette en veine de s'amuser !

Maud fit crisser sous ses ongles la soie d'un fauteuil, chatte qui se fait les griffes avant de sauter sur la proie.

— « Pourquoi souriez-vous ? » demanda Vineuil.

Mais elle ne voulut pas répondre, et, pour détourner son attention, lui proposa un verre de porto.

Ayant ouvert un buffet, elle demeura perplexe, le nez en l'air.

— « Zut, le carafon est sur la planche du haut. »

Vineuil offrit son aide qu'elle refusa. Elle se garda aussi d'appeler la femme de chambre.

Elle n'allait pas manquer pareille occasion de s'emper sur une chaise et de montrer ses jambes.

La cave à liqueurs et les biscuits disposés sur un guéridon, elle se laissa tomber sur un fauteuil, comme une personne très fatiguée. Saisissant la manche de sa blouse, elle s'en éventa, ce qui découvrit la base de sa poitrine voilée d'un linon rose.

Les prunelles de Vineuil glissèrent sur le corage en désordre. Sa face s'empourpra.

— « Il fait chaud » remarqua Maud ironique.

Il feignit de ne pas comprendre, et, forçant son regard à se détourner, l'arrêta sur un livre.

Elle se pencha sur son épaule, lui frôlant la joue de son haleine et du tissu soyeux de sa blouse.

— « Tiens, mon Musset, ce que je l'ai feuilleté dans les temps. »

Il la dévisagea, songeant à sa nature froide — lui avait-on dit — et adroite, et coquette.

Non, ma gêne fut plutôt morale. J'ai été blessé par des allusions, des équivoques, des mensonges.

Elle se le rappela, tel qu'il lui était apparu la veille, chez les Majol, le geste un peu compassé, l'œil observateur et surpris. Elle devina que ses aventures exotiques, sensuellement compliquées peut-être, mais psychiquement très simples, lui avaient laissé un cœur presque neuf, ignorant des subtilités et des roueries féminines. Doté d'une imagination et de sens aiguisés, et demeuré pourtant très naïf en amour, comme il frémirait au moindre sentiment. Quelle aubaine pour la coquette en veine de s'amuser !

Maud fit crisser sous ses ongles la soie d'un fauteuil, chatte qui se fait les griffes avant de sauter sur la proie.

— « Pourquoi souriez-vous ? » demanda Vineuil.

Mais elle ne voulut pas répondre, et, pour détourner son attention, lui proposa un verre de porto.

Ayant ouvert un buffet, elle demeura perplexe. le nez en l'air.

— « Zut, le carafon est sur la planche du haut. »

Vineuil offrit son aide qu'elle refusa. Elle se garda aussi d'appeler la femme de chambre.

Elle n'allait pas manquer pareille occasion de grimper sur une chaise et de montrer ses jambes.

La cave à liqueurs et les biscuits disposés sur un guéridon, elle se laissa tomber sur un fauteuil, comme une personne très fatiguée. Saisissant la basque de sa blouse, elle s'en éventa, ce qui découvrit la base de sa poitrine voilée d'un linon rose.

Les prunelles de Vineuil glissèrent sur le corsage en désordre. Sa face s'empourpra.

— « Il fait chaud » remarqua Maud ironique.

Il feignit de ne pas comprendre, et, forçant son regard à se détourner, l'arrêta sur un livre.

Elle se pencha sur son épaule, lui frôlant la joue et son haleine et du tissu soyeux de sa blouse.

— « Tiens, mon Musset, ce que je l'ai feuilleté.... dans les temps. »

Il la dévisagea, songeant à sa nature froide — lui avait-on dit — et adroite, et coquette.

Cependant, il évoquait les « Nuits » écrites d'une âme pantelante et déchirée.

— « Cela ne vous sied pas, observa-t-il, d'écouter Musset. »

— « Croyez-vous ? »

Elle se revit à quinze ans, récitant des vers sur son balcon tandis que, derrière un tilleul, déclinait le soleil. Et encore, courant les bois matutinaux à l'heure où le premier frisson éveille la ramure verte laquelle elle jetait des strophes passionnées. Elle était tendue vers tous les émois. Elle se répétait « Plus tard ! » avec ferveur. Elle attendait la venue ainsi qu'un amant. Moins sensible ou plus exigeante que les autres, elle ne se satisfaisait pas des menues et creuses aventures, des flirts, des « béguins » dont toute jeune fille se grise à dix-huit ans. Elle avait les mains lourdes de caresses qu'elle n'avait pas données, les lèvres assouffies de baisers qu'elle n'avait pas reçus, l'âme enfiévrée à chercher, à travers mille expériences imprudentes, l'abandon total auquel elle aspirait.

— « Musset, murmura-t-elle, et tous ces autres grands gosses lyriques, tous ces amoureux qui

... au vent en abstrait à son
... des lois »
... d'un regard
... la curieuse et l'agréable
... Mais elle ne s'empêcha
... peut, elle de
... trop de
... pas
... de l'ajout
... en un
... se
... Les
... Il en
... de
... de
... Certain
... ces
... et
... de

Cependant, il évoquait les « Nuits » écrites d'une âme pantelante et déchirée.

— « Cela ne vous sied pas, observa-t-il, d'aimer Musset. »

— « Croyez-vous ? »

Elle se revit à quinze ans, récitant des vers sur son balcon tandis que, derrière un tilleul, déclinait le soleil. Et encore, courant les bois matutinaux, à l'heure où le premier frisson éveille la ramure verte laquelle elle jetait des strophes passionnées. Elle était tendue vers tous les émois. Elle se répétait « Plus tard ! » avec ferveur. Elle attendait la vie ainsi qu'un amant. Moins sensible ou plus exigeante que les autres, elle ne se satisfaisait pas des menues et creuses aventures, des flirts, des « bégains » dont toute jeune fille se grise à dix-huit ans. Elle avait les mains lourdes de caresses qu'elle n'avait pas données, les lèvres assoiffées de baisers qu'elle n'avait pas reçus, l'âme enclouée à chercher, à travers mille expériences imprudentes, l'abandon total auquel elle aspirait.

— « Musset, murmura-t-elle, et tous ces autres grands gosses lyriques, tous ces amoureux qui

découpèrent leur cœur en alexandrins, ils nous en auront fait commettre des bêtises. »

Vineuil l'interrogea d'un regard inquiet, ayant, tout ensemble, la curiosité et l'appréhension de ses confidences. Mais elle ne s'expliqua pas davantage.

Le silence pesant, elle dit, par politesse :

— « Vous m'avez envoyé de bien jolis poissons. Je ne vous en ai pas remercié encore. »

Ils approchèrent de l'aquarium, cube aux épaisses parois de cristal, au cœur fluide et plein de rayons. A nouveau, ils se turent, la face penchée vers l'onde. Les poissons erraient avec des crochets brusques. Il en était d'écarlates, de roses, d'or pâle, d'irisés. Ils avaient de larges queues découpées en forme d'aile d'éventail, d'oriflamme, ou de voile de vaisseau. Certains avec leurs yeux ronds et cerclés, leur corps trapu qu'enveloppait la gloire de nageoires pourpres, affectaient l'aspect de dragons.

Exlatants et légers, ils s'entre-croisaient sans jamais se poursuivre, insoucieux l'un de l'autre, plus

distants dans ces quelques pieds d'eau que les oiseaux dans le vaste ciel.

Parfois, l'un d'eux émergeait. La surface de l'onde crevait avec une lueur que reflétaient les prunelles de Maud, où dans un éclair, subtiles et fuyantes, affleuraient les pensées.

Puis, sur l'eau refermée, quelques rides passaient, et leurs ombres glissaient sur le front de la jeune fille, fuite des pensées retournant à la nuit.

A quoi songeait-elle ? Que revoyait-elle au fond de sa mémoire ? Vineuil se prenait à imaginer des aventures qui, en réalité, n'avaient point agité l'existence de Maud. Déjà, il avait besoin de faire d'elle une héroïne.

Après, il épiait ce visage qui, méditatif et triste un peu, s'inclinait vers le cube de cristal d'où semblait se dégager un sens symbolique, une formule mathématique et idéale, ainsi que dans un tableau de Préraphaélite.

Vineuil était jaloux des réflexions de Maud. Il se dit qu'elle ne les lui livrerait jamais, que ses pensées naîtraient, passeraient, s'évanouiraient, pour

la basque de sa blouse, découvrant le
que gonflaient ses seins.

Alors, à la voir coquette pour ce rustre,
qu'elle l'avait peut-être, tantôt, été pour lui,
comme elle venait de l'être pour lui-même,
eut envie de la broyer. Il l'écarta de la
lui saisissant le poignet, brutal.

III.

— « Faut-il mettre une mouche, Jeanne, qu'en
ensez-vous ? »

Une rondelle de papier noir à la pointe du doigt
lui hésitait entre le haut de la joue et le coin de la
èvre, Maud se tournait vers la femme de chambre.
Elle n'acceptait, dans le monde, nulle critique sur
sa toilette et répondait aux remarques de ses flirts :
« Cette robe ne vous plaît pas ? Ben mon cher,
est fâcheux pour votre sens esthétique. »

Mais dans l'intimité, elle consultait volontiers
Jeanne. En définitive, c'était le goût de sa camé-
riste, lequel par bonheur était excellent, qu'elle
imposait dans les salons avec une telle intransi-
gence.

Le soleil du soir, oblique et pourpré, envahissait
la pièce, teintant délicatement les épaules de la
jeune fille, son visage rendu pensif par une question
frivole, et son doigt qui, clair comme une flamme,

se levait dans le geste que Vinci donna à Jean-Baptiste.

A chaque crépuscule, les rayons de soleil s'attardaient ainsi dans la chambre de Maud, tant lentement le long des murs, tels de grandes ailes d'anges en route vers le paradis.

L'appartement de la jeune fille occupait le dernier étage d'un immeuble de rapport à la Place du Sablon, dans ce quartier bruyant qui est le cœur de la cité, entre la ville haute et française, et la ville basse que le vent fait vibrer aux sons rocailleux de son parler.

Maud s'était installée là, au lendemain de l'armistice, en quittant le tuteur chez qui elle avait grandi depuis la mort de ses parents, quinze ans auparavant, dans un accident de chemin de fer.

Elle vivait seule, dans une liberté absolue qui sortait beaucoup.

Ce soir, elle comptait retrouver au domicile ses Majol et leur bande. Elle avait dit son mot à Vineuil. Viendrait-il lui aussi ? Elle inclinait

à le surveiller. Déjà il avait besoin de la voir, et, peut-être, de la surveiller.

Elle regarda son poignet meurtri et se souvint avec plaisir de la violence de son visiteur. « Quelle brute », fit-elle de l'accent dont elle eût prononcé : « Quel chic type. »

Elle le méprisait d'être jaloux, mais se divertissait qu'il le fût, et l'estimait à cause de sa force. Elle se promit de le provoquer tantôt, de l'induire à de nouveaux éclats.

— « Il est tard, observa la femme de chambre, Mademoiselle devrait se dépêcher. »

Maud s'habillait avec nonchalance, distraite maintenant par le souvenir de son passé auquel, devant Vineuil, elle avait fait allusion.

Son adolescence, vécue au fond de la maison de son tuteur, avait été atrophiée par la guerre. Seules ses lectures, ses rêves fous, l'avaient enveloppée de vapeurs éclatantes, mais illusoire.

Au lendemain de l'armistice, enfin majeure, libre à l'heure où tout dans le monde parlait de liberté, elle s'était crue au seuil d'une merveilleuse aven-

ture. Elle était prête à s'y livrer toute ses jours.

Cet état d'âme ne devait pas durer.

Dès sa première sortie, Maud, surprise et bientôt dédaigneuse, s'était vue adonnée. Elle était pareille à ces fruits d'une provocante, qu'on ne peut laisser à la et vers qui mains et lèvres se tendent, de toucher et de mordre.

Mais, troublant tous les hommes, elle contrait nul qui l'émut. Elle s'en irritait d'une injustice. Elle avait espéré l'amour si grande ! Elle croyait l'avoir mérité par de son attente ainsi qu'un salaire dû à effort.

Elle s'ennuya.

Pour se divertir, elle accrut, grâce à sa subtile de la parole et du geste, l'effet qu'elle d'abord, par la seule puissance de sa nature naturellement produit.

Elle se plaisait à affoler, pour se débarrasser avec un mot méchant, lancé dans un sourcil, une pirouette, qui semblait une révérence étonnée.

Elle s'amusait de la désolation qu'elle avait créée.

A la réflexion, pourtant, un remords la prenait, avec le dégoût d'elle-même et de l'amertume contre la vie.

Elle se jurait de n'être plus coquette, de ne plus éveiller de désillusions.

Néanmoins, elle recommençait, obstinée dans l'espoir de découvrir après tant d'essais, lassants pour elle, cruels pour les autres, l'homme dont elle s'éprendrait.

Elle n'écartait nulle aventure, pour n'écarter nulle chance de rencontrer l'amour. D'expérience en expérience, elle le poursuivait avec âpreté et ferveur, comme une religieuse, à travers les épreuves, poursuit l'hymen divin.

Mais elle se sentait enfin découragée. N'était-ce pas toujours le même épilogue ? Sa fuite adroite, semant les souffrances derrière elle, et son ennui renaissant ? Elle se repentait, mais ne pouvait plus agir autrement. Comment était-elle devenue cette créature décevante et toujours déçue ?

Elle leva un regard interrogateur vers la psyché

qui lui renvoyait son reflet. Elle sourit à ce que chantait le miroir, et ne songea plus à maudire.

O beauté que les Grecs, par le plus abstrait le plus doux des mythes, ont uni à l'amour, l'apparition marine de Kypri, en comparant les femmes, au contraire, n'as-tu pas comparé ton cœur? Si elle n'eût été adorée à cause de sa grande séduction, Maud se fût-elle enivrée de même, eût-elle été coquette, eût-elle perdu le pouvoir d'aimer?

— « Pourquoi; pourquoi? » murmura-t-elle en regardant son image? Et elle ne sut pas lire la réponse dans la splendeur de sa forme reflétée.

Avec un soupir, elle s'appuya à son balcon. Elle éprouvait une lassitude infinie, la lassitude de poursuivre vainement l'amour, la lassitude de vivre, celle même de se soutenir.

Qu'il eût été grisant de s'abandonner par-dessus la balustrade et, à travers les airs embourbés, de venir, insensible, s'abattre sur le sol tièdes, de venir, insensible, s'abattre sur le sol tièdes.

Comme un appel, une odeur émouvante s'élevait de la terre en ce déclin d'un des jeunes jours d'été.

de l'année. C'était comme une odeur de fleurs, mais plus poignante, l'odeur de tous les germes, de toutes les possibilités de vie, qu'enferme la grande nourrice.

Des femmes, lentement, traversaient la place, au centre de laquelle se dressait une fontaine, surmontée d'une figure de pierre aux lignes mollement fleuries et qui, autour des plis ouvragés de sa robe, retenait l'envol de trois amours.

Quelques arbres tiraient leur vie, par miracle, d'entre les pavés bossus.

La ramée semait harmonieusement ses ombres sur les robes des promeneuses, leurs bras nus, leurs visages. Elle posait des taches obscures sur leurs paupières, cernant ainsi leurs yeux qu'elle faisait plus sensuels, tandis qu'un rayon, filtré entre deux branches, venait aviver des lèvres écarlates.

Des passantes marchaient au côté d'un homme, penchant un peu le front vers l'épaule virile. D'autres semblaient en quête du bonheur, la démarche dansante et la tête levée.

Des hirondelles tournaient à l'horizon rougi.

l'étrangler. Quand, par défi, elle demanda : « part Revèque, cher, qu'avez-vous à me reprocher ? » Il faillit crier : « Mais tout Maud, absolument tout ! » Il se dompta. Sans passion, sa voix énuméra les torts de la jeune fille.

Il n'en oubliait aucun : il avait noté le moindre frémissement de doigts, le moindre battement de paupières. Il reprocha à Maud d'avoir, sur ses paumes tendues, présenté les deux citrons, images de ses seins, d'avoir offert les pailles blondes marquées de la trace de ses lèvres, et qui évoquaient son baiser.

Il blêmit au souvenir du supplice lâchement accepté par lui.

Du fond de son être, la colère s'éleva.
— « Votre baiser, Maud, le baiser d'une jeune fille. Ce devait être chose sacrée ! Vous nous l'avez distribué à tous quatre. Vous l'avez gaspillé ! » Elle mis debout par sa fièvre : « D'ailleurs vous gaspillez tous les trésors dont vous êtes formée. Votre cheville, Revèque l'a caressée. Votre épaule, vous l'avez découverte, pour cet homme, ce tzigane, ce mulâtre. Maud ! comment pouvez-vous ? »

Elle écoutait sans un mot, sans un mouvement presque, inclinant simplement la tête à chaque accusation, pour en marquer l'exactitude.

Comme il se taisait, à bout de force et de rancune, elle observa : — « Ces coquetteries, n'en avez-vous donc pas profité comme les autres, cher... et même davantage. J'ai refusé de danser pour rester avec vous. Vous aussi, vous avez regardé mon épaule nue. Vous aussi, vous avez pressé ma cheville. Vous aussi... »

Il l'interrompit : — « Eh, c'est de cela que je m'en veux, comprenez-vous ? et que je vous en veux. Vous avez eu, pour moi, les complaisances que vous aviez pour tous. Encore pourrais-je vous pardonner de m'avoir confondu avec ces individus, de n'avoir pas senti que je valais un peu mieux. Mais par égard pour vous Maud, il ne fallait pas ! M'aimez-vous ? Non, n'est-ce pas ! Alors vous deviez ne rien m'abandonner de vous. Gardez-vous pour celui dont vous vous éprendrez. »

— « Le rencontrerai-je jamais, celui-là ? » Une mélancolie traversa ses prunelles, et Vineuil se rappela la seconde où, sur son visage, passait, la

veille, le goût de la mort. Il sentit de la peur et de la pitié. Déjà elle reprenait son ton cinglant.

— « Alors, que voulez-vous, en attendant mieux, je m'accommode de ce que je trouve. Je donne à ce joli monde qui m'entoure, ce que je puis, ce qu'il veut, ce qu'il mérite... les menues faveurs. »

— « C'est du beau, et je vous félicite. »

Rageusement, il allait et venait, tournant court à quelques pas d'elle, par crainte, s'il l'approchait de la rudoyer.

Elle reprit, avec une curiosité entêtée et précise :

— « Alors, c'est pour tout cela que vous avez refusé de danser ? »

Il sursauta : — « Votre danse, ah ! parlons-en ! Je vous vois encore, pressée par ce Majol, ce pitre. Quel plaisir trouviez-vous à le troubler, celui-là ? Pas une joie sensuelle, bien sûr, il est répugnant. Pas même une satisfaction d'amour propre : Vous ne l'impressionniez ni par votre esprit, ni par votre beauté, simplement... Mais c'est à la portée de n'importe qui, de la dernière des dernières... Et après avoir dansé ainsi avec cet

homme, vous venez m'offrir la même chose à moi qui... Merci tout de même ! »

— « A vous qui ?... » Volontairement, elle appuya sur le dernier mot et en tint, par un silence, la signification en suspens. Puis : « Mais ma conduite, cher ami, expliquez-moi... en quoi peut-elle vous intéresser ? »

Vineuil crut sentir son cœur se décrocher. Comme un liquide s'échappe à flots désordonnés d'un vase qui se renverse, son sang lui parut, sans direction ni rythme, se ruer au hasard à travers son corps. Il balbutia : — « C'est vrai, cela ne peut m'intéresser en rien. Cela ne me regarde pas. Je vous demande pardon. » Il fit en chancelant quelques pas vers la porte. Bien que blessé, il demeurerait assez fort pour partir. Puisqu'il se révoltait, il consentait quelque séduction. Maud craignit de le perdre. La voix douce, elle reprit : — « J'ai eu tort tout à l'heure, je le confesse. Ma vie vous regarde un peu. N'ai-je pas failli, le premier soir, vous demander votre aide contre les autres... et même contre moi ? »

Arrêté à mi-chemin du seuil, il ne se décidait

pas encore à rester, mais il n'avait plus la volonté de fuir.

Maud dit : — « Offrez-moi une cigarette. »

Comme il en sortait une de l'étui, elle se pencha et la happa de ses lèvres impatientes dont il sentit le souffle sur ses doigts.

Il frissonna.

— « Allumez, je vous prie. »

Il éleva son briquet. La flamme teinta de rouge le menton de Maud et sa bouche tendue. Le tabac grésilla. Un sinueux filet rouge courut au bord du papier. Maud tira deux ou trois bouffées.

Avant d'écarter le feu : — « Cela suffit ? » demanda Vineuil d'une voix altérée.

Elle répondit provocante : — « Oh oui, mais cela prend très vite. »

Elle lança deux ou trois bouffées encore. Sentant que Vineuil, dompté à sa première révolte, serait désormais sans brutalité, elle risqua une impudence : — « Seulement, voyez-vous, j'en ai tout de suite assez. »

Et elle jeta la cigarette.

Puis elle dévisagea Vineuil.

A la place de la colère qu'il eût ressentie, la veille encore, elle ne vit sur ses traits qu'un air de triste soumission. Toute son attitude était une prière. Il semblait supplier qu'on ne le chassât point.

Alors, elle bâilla légèrement, désintéressée de lui.

Ne serait-il pas désormais le jouet qu'elle pousserait à sa guise, du bout du doigt, de la pointe du pied ? Quel charme gardait-il encore ? Nonchalante, elle laissa s'établir un silence distrait.

Puis soudain, très aimable, très « maîtresse de maison » et coquette de son intérieur, elle voulut que Vineuil le visitât. Elle montra ses bibelots, ses livres, ses gravures, et jusqu'à d'anciennes photographies. Discrètement, il écarta ces dernières. Mais elle insista : « Si, si, au contraire, regardez. Cela me fera plaisir. J'ai dans cette boîte tous mes souvenirs de gosse. J'aimerais que vous consultiez ma vie. »

Elle prit le carton sur son genou, fouilla parmi les vieux papiers, en amena un au jour : « Ma mère » murmura-t-elle.

L'instantané représentait une jeune femme te-

nant, contre son sein, une enfant dont elle semblait se soucier à peine, toute au plaisir d'admirer, dans un miroir, la grâce de son propre reflet.

— « Maman, reprit Maud d'un accent triste et violent, je l'ai adorée. Matin et soir, elle traversait la nursery, vite, vite une seconde, fugitive comme une fée. Elle sortait toujours. Je n'arrivais pas à la retenir. J'y employais pourtant une attention continue, une énergie farouche, et toutes mes malices de petite fille. La garder une heure, quel rêve ! Tous les gens l'adoraient du reste, et je le pense aujourd'hui, sans plus de succès. Rien ne parvint à la fixer, pas même la vie... Très jeune, elle s'en est allée... »

Vineuil eut la vision de cette créature, fuyante, insaisissable, offrant et reprenant son cœur, et que le monde aimait pour son inconstance, et sa fragilité.

Il lui parut que Maud avait chéri en sa mère le présage de ce qu'elle-même serait un jour.

— « Mon père », fit-elle ensuite, prenant le portrait d'un homme un peu fort qui, levant la

même enfant à bout de bras, lui souriait de toute sa joie pleine et drue.

— « Lui, poursuivait Maud, je l'aimais aussi, mais plus modérément. » Et la voix un peu railleuse : « Figurez-vous, le soir, quand il rentrait, je refusais de quitter mon jeu pour l'embrasser. Je criais : Qu'est-ce que tu me donnes, papa ? Dis d'abord. Et je me faisais promettre des merveilles. »

— « Voyez-vous la petite rusée ! »

Mais le rire de Vineuil était contraint. Elle lui expliquait trop celle de maintenant, la Maud de jadis, folle d'une mère insouciant, et habile envers un père qui l'idolâtrait. Tout le développement de son caractère était inscrit dans ces scènes de son enfance, tout ce qu'elle souffrirait, tout ce qu'elle serait souffrir.

— « Sur celle-ci, où suis-je ? » demanda-t-elle montrant une autre épreuve. C'était une photographie scolaire, vernissée, compassée et d'une hideur dont les artistes opérant pour collèges, équipes de football et clubs de natation, détiennent seuls le funeste secret.

Le doigt de Vineuil plana, hésitant, sur le

groupe. Maud suivait son geste d'un œil amusé. Enfin, il désigna une petite tête comme aplatie entre un col montant et une coiffure outrageusement bouffante, qu'aggravait encore un énorme noeud.

— « Bravo ! » cria la jeune fille.

— « La grâce de Maud, répondit-il, transparait sous toutes les laideurs. »

Elle sourit et, en paroles promptes et gaies, retraça ce moment de sa vie. Elle était choyée par toutes ses compagnes. Elle les aimait bien en les méprisant un peu. Néanmoins, elle avait éprouvé pour certaines, ce petit sentiment spécial qui, en jargon d'écolière, se dénomme « une flamme ».

Elle regarda Vineuil, narquoise : — « Oh ne vous excitez pas, très cher ! Rien de plus innocent. Cela consistait à élire en son cœur une institutrice ou une grande, à porter ses cahiers, à se charger de ses commissions, à lui offrir des fleurs. Des élèves avaient l'imbécillité de se tatouer le nom de l'idole sur le bras. Très peu pour moi, ce petit divertissement. » Et, se caressant du poignet à l'épaule d'une main attendrie : — « Pensez-donc, abîmer ma pauvre jolie peau. »

A cet âge déjà, elle avait le respect, la vénération de sa douce chair.

— « Par exemple, reprit-elle, j'apportais des cadeaux. »

Vineuil, soudain très lucide, songea qu'elle se montrait généreuse, moins par besoin de donner, que par goût de faire dire : « Elle est charmante ! »

Enfant, elle voulait plaire et y réussissait.

— « Un jour, dit-elle, j'ai reçu d'une grande une lettre à laquelle je n'ai rien compris. Ce n'est que plus tard en la relisant... Et tenez, la voilà. »

Du désordre des paperasses, elle tirait un feuillet jauni, noué d'une faveur azurée qui retenait un myosotis. Elle tendit cette page à Vineuil.

Tandis qu'il la parcourait, elle ajouta : « Assez précise pourtant, cette déclaration. Qu'en pensez-vous ? »

Il ne répondit pas. Il lisait, les doigts frémissants, la joue empourprée, bouleversé par ces mots de pensionnaire qui, dans leur exaltation ou leur crudité pareillement naïves, disaient à Maud ce que lui-même avait dans la pensée.

Elle constata, avec une nuance de vanité :

— « Ma première conquête ! » et elle éprouva
Vineuil, devinant son émoi.

Il leva sur la jeune fille des prunelles chavirées.
Elle lui apparut, distante, ironique. Il prit soudain
conscience du tourment qui s'apprêtait.

Il avait souffert à entendre Maud rappeler son
enfance où s'inscrivait sa naissante coquetterie.

Ces douleurs étaient les prémices de celles qu'elle
endurerait désormais à la regarder vivre.

Elle l'examinait avec, dans la prunelle, une
pointe de cruauté.

— « Je vous ai conté mon passé, dit-elle d'une
voix innocente, je vous veux pour confident de
toutes mes sottises à venir. »

Et Vineuil n'osa pas refuser.

DEUXIÈME PARTIE

I.

Ce matin, le frimas couvrait les vitres et le
soleil, perçant à peine les brouillards, était comme
la vague lueur rose d'une veilleuse derrière le tulle
d'un rideau.

Les tulipes que Maud cultivait à sa fenêtre,
retenaient la poudre du grésil au bord de leurs
pétales écarlates, et la fauvette apprivoisée, ses
ailes raidies par le givre, pépiait lamentablement.

Après la première flambée de l'été, qui avait
fait les aurores vermeilles, et les soirées douces dans
les jardins, les Saints de Glace étaient arrivés, folle-
ment en retard, comme des gens du monde.

Maud s'éveilla, frissonnante, et aussitôt cria :

— « Serge, mon ami, n'êtes-vous pas mort de
froid ? »

— « Ma première conquête ! » et elle éprouva Vineuil, devinant son émoi.

Il leva sur la jeune fille des prunelles chavirées. Elle lui apparut, distante, ironique. Il prit soudain conscience du tourment qui s'apprêtait.

Il avait souffert à entendre Maud rappeler son enfance où s'inscrivait sa naissante coquetterie.

Ces douleurs étaient les prémices de celles qu'il endurerait désormais à la regarder vivre.

Elle l'examinait avec, dans la prunelle, une pointe de cruauté.

— « Je vous ai conté mon passé, dit-elle d'une voix innocente, je vous veux pour confident de toutes mes sottises à venir. »

Et Vineuil n'osa pas refuser.

DEUXIÈME PARTIE

I.

Ce matin, le frimas couvrait les vitres et le soleil, perçant à peine les brouillards, était comme la vague lueur rose d'une veilleuse derrière le tulle d'un rideau.

Les tulipes que Maud cultivait à sa fenêtre, retenaient la poudre du grésil au bord de leurs pétales écarlates, et la fauvette apprivoisée, ses ailes raidies par le givre, pépiait lamentablement.

Après la première flambée de l'été, qui avait fait les aurores vermeilles, et les soirées douces dans les jardins, les Saints de Glace étaient arrivés, follement en retard, comme des gens du monde.

Maud s'éveilla, frissonnante, et aussitôt cria :

— « Serge, mon ami, n'êtes-vous pas mort de froid ? »

Du studio, la voix de Serge lui parvint, gouailleuse :

— « Je me réchauffe à la flamme intérieure de mon génie. »

Maud hébergeait Serge, momentanément sans feu ni gîte. Tous les six mois environ, sonnait une heure où les gains du modiste ne balançaient plus les dettes du poète, et Maud, pitoyable, secourait son ami.

Il lui en avait une reconnaissance, qui, d'ailleurs, n'excédait pas les bornes d'une honnête affection.

La voix amicale, mais aiguisée d'une pointe de malice, Maud s'enquit :

— « Avez-vous passé une bonne nuit ? »

— « Hum ! couci-couça... Je vous entendais remuer, respirer dans votre sommeil, et, ma foi, cela m'a un peu troublé. »

Elle feignit de ne pas comprendre : « Tiens, c'est curieux. Moi, j'ai dormi comme la belle du conte de fée. J'aurais bien continué ainsi pendant cent ans. Votre présence ne m'a pas du tout dérangée. »

— « Cela ne m'étonne pas ! » répondit Serge, l'accent amer.

Cependant, Maud s'attendrissait.

— « Attendez, je passe un peignoir, et je viens vous dorloter pour vous remettre un peu de ce vilain dodo. »

— « Vous êtes un amour ! Mais ne vous donnez pas cette peine. Je suis prêt à sortir. »

— « Si matin ? par cette température ! vous prendrez froid. »

Déjà la porte se fermait sur Serge.

Maud sourit, amusée de la fuite du jeune homme qui n'avait pas voulu la voir à l'heure où, les cheveux ouverts, une dentelle flottante, un ruban dénoué, elle exhalait cette odeur, chaude et fraîche tout ensemble, d'une jeune chair qui vient d'échapper au sommeil.

Elle s'égayait aussi à la pensée que, trop voisin d'elle, il n'eût trouvé, cette nuit, qu'un repos incomplet.

Mais pourquoi se dérobaient-ils, quand tout autre à sa place se fût rapproché ?

Ce petit problème occupa Maud au long de sa

toilette. Elle achevait de se coiffer quand la
annonça Vineuil.

Il n'avait plus cette fermeté, cette sé-
d'expression et de gestes qui, à leur première
contre, avait attiré la jeune fille. Il se mon-
confus de se présenter si tôt, mais déclarait sa
urgente, et ne lui donnait d'ailleurs pas de

Maud lui épargna les commentaires.

— « Vous n'avez pas à vous excuser. Ne
vous pas promu au rôle de confident ? Ces pé-
nages ont leur entrée à toutes les scènes de
comédie. »

Il était venu, elle le devinait, parce qu'il
avide de confessions dont il souffrirait, et ne pou-
déjà plus se passer de savoir.

Après une pause, elle reprit :

— « D'ailleurs vous arrivez bien. J'étais
et j'allais m'ennuyer. »

Il s'étonna : — « Mais n'êtes-vous pas tou-
seule ? »

— « Plus depuis hier. Je loge mon petit
leur. »

— « Serge ? » Il n'articula que le nom, pas
davantage, mais son accent blâmait.

Elle expliqua : « Il n'a plus ni sou ni maille.
Son proprio l'a mis à la porte. Alors moi, je l'ai
recueilli. »

Vineuil approuva mollement :

— « C'est d'un cœur exquis... mais un peu
imprudent. Vous vous attristez des mauvais propos
tenus sur votre compte, et vous vous amusez à les
provoquer. »

— « Amuser ! » protesta-t-elle avec indigna-
tion. « C'est le mot que vous trouvez quand je
sauve une vie ? »

Mais il insista, n'ayant à cœur que l'intérêt de
Maud :

— « Une jeune fille seule, hébergeant un jeune
homme. Voyons, petite amie, que va-t-on dire ? »

Elle haussa les épaules : — « Tout ce qu'on
voudra ! On en a déjà tant raconté sur mon
compte. Alors un peu moins, un peu plus ! Vais-je,
pour des potins de belles Madames et des cancons
de concierge, abandonner ce gosse ? Et c'est vous,
vous, Vineuil, qui me donnez ce conseil ? » Ses

yeux s'allumèrent, sa voix sonna, violente. Elle méprisa : « Vraiment, mon cher, je vous mets plus haut. »

Conscient de la mesquinerie de ses critiques, tenta de leur donner une portée plus sérieuse, lorsqu'à les doter de ce sens nouveau, il dût souffrir.

— « Faisons abstraction de l'opinion, soit. Mais vous courez un autre danger ! » Douloûrement, jalousement, il précisa : « Vous êtes jeunes tous deux. Ces petits barbouilleurs, ces petits rimaillers d'avant-garde se glorifient d'une morale libre comme leurs productions... et vous êtes trop jolie. »

Elle haussa les épaules :

— « Vous ne connaissez pas Serge. C'est un être particulier. Est-il épris de moi ? Je ne le saurai jamais ! Ce n'est pas lui qui, au moindre prétexte, me ferait grossièrement la cour. Il ne ressemble guère à un Delange, à un Revêque, je vous assure. Sinon, croyez-vous que je l'accueillerais, que je m'y intéresserais ? Je ne m'en occuperais même pas. »

L'admiration que traduisaient ces paroles masquait le dépit de l'accent. D'ailleurs, Maud disait

vrai : Serge lui était précieux parce qu'à l'encontre des autres, il se maintenait dans une réserve inattendue. Mais elle s'expliquait à demi seulement sur les motifs qui la poussaient à abriter le singulier garçon.

Levant sur Vineuil un regard de reproche, elle se plaignit : — « Pourquoi vouloir m'ôter, ami, la seule joie qui m'ait été offerte ? Je vous l'ai dit naguère, les vers de Musset m'ont émue à jamais. Hélas ! je n'ai pas rencontré la passion vers laquelle s'inclinait mon âme. Laissez-moi du moins la pitié. »

Comme si ses paroles l'eussent ébranlée toute, elle frissonna. Elle enveloppa ses épaules d'une étole de renard. La soie de quelques poils ébouriffés brillait en fils d'argent sur la blancheur de sa nuque.

La voix mouillée, elle répéta : — « La pitié... Mais Vineuil, vous devez me comprendre. Ayant entendu médire beaucoup de ma petite personne, n'êtes-vous pas, sans même me connaître, venu à moi, poussé par un sentiment attendri ? Eh bien, c'est ce même sentiment que, pour d'autres raisons,

j'éprouve envers Serge. Pauvre mioche ! Il aime trop la beauté, la fantaisie, et, quand il les a découvertes, il oublie d'en parer ses chapeaux, il rêve... Une nuit, il s'éveille en sursaut. Il a négligé toutes les commandes, et noirci beaucoup de feuillets... qui ne trouveront pas d'éditeur. Il est éperdu comme je le suis moi-même, au sortir de quelque équipée où j'avais mis trop de songe. Je poursuis l'amour, et lui l'harmonie... Peut-être est-ce même chose... Et pour tous deux, chasse vaine ! Nous sommes deux pauvres créatures assoiffées de déçues, et qui nous ressemblons. Et si je l'aide un peu, c'est bien naturel ! »

Elle était assise sur une carpette de Smyrne devant l'âtre qu'elle tisonnait. Une lueur rose vêtait l'or de ses cheveux, l'argent de sa fourrure, la neige de sa chair. Elle parut à Vineuil une petite princesse de légende boréale, lointaine et bienfaisante, pétrie de métaux précieux.

Tout en remuant les charbons, elle poursuivait son monologue : « Se dévouer ! donner un peu de son cœur, offrir une tendresse pitoyable, à défaut d'une tendresse passionnée. J'ai fait ce que

j'ai pu... trop peu sans doute ! En 14, je voulais m'engager comme infirmière. Mon tuteur s'y est opposé. D'ailleurs, j'étais trop jeune. Depuis que je suis libre, j'ai essayé de faire du bien. J'y ai réussi parfois. Tenez, avez-vous remarqué la fillette de ma concierge. » Comme il secouait la tête : « Non ? Je l'entends jouer dans la cour. Regardez. » Il approcha de la fenêtre. Maud poursuivit : « Bien campée, n'est-ce pas la gamine ? Dire qu'elle était rachitique. Mais je l'ai adressée à un excellent docteur. J'ai payé les visites, les médicaments. A heure fixe, je descendais pour l'obliger à avaler sa potion. »

— « C'est bien, Maud » approuva Vineuil.

Elle accueillit l'éloge d'un geste de modestie, puis, soudain véhémement, s'écria :

— « Oh, ce petit visage navrant collé aux vitres de la loge ! Je le voyais en sortant, en rentrant. Il me poursuivait ensuite. Je n'osais plus passer dans le vestibule. Pour comble, la mère montait se lamenter chez moi. Il fallait l'écouter, lui répondre par des consolations. Lesquelles ? C'était odieux ! » Sa voix se fit violente et presque colère : « Que

voulez-vous, moi je ne puis supporter des figures tristes. Mon plaisir en est gâché. Quand je suis contente, il faut que tout le monde soit joyeux.

Vineuil ne discerna point l'égoïsme dont imprégnait la charité de Maud. Il était trop désireux de l'admirer. Il se souvint d'avoir redouté, l'autre jour, la cruauté des confidences de la jeune fille. Voici ! elle n'avait à lui confesser que de nobles élans. Il eut honte de la crainte, outrageante pour elle, qu'il avait ressentie.

— « Pardon ! » murmura-t-il, en baisant la petite main qui, dans la chaleur et la lumière magique du foyer, lui parut presque immatérielle et d'une douceur.

Elle la laissa appuyée sur ses lèvres, et dit : — « Pour en revenir à Serge, il était peut-être Voler ou se tuer, quelle autre issue si je ne l'eusse aidé ? Et voilà ce qu'on ose, ce que vous critiquez ! »

D'un geste d'indignation bien calculé, elle arracha sa main à la bouche frémissante.

— « Le monde est méchant ! » balbutia Vineuil, confus.

— « Très méchant, et stupide, et envieux. Quand il ne comprend pas, il raille. Quand il se sent incapable d'imiter, il blâme. Et c'est à ces bassesses que je sacrifierais Serge ? » Elle eut un rire âpre, puis aussitôt s'exalta : « Eh bien ! que le monde jase, qu'il blague, qu'il médise ! Je lui livre ma réputation en échange de ma joie à sauver un ami. Ce sera ma façon, à moi, de donner ce que j'ai de meilleur. Je n'ai pas eu le bonheur de trouver une plus douce occasion de sacrifice. Mais la pitié, n'est-ce pas encore une forme de l'amour ? »

Qu'elle était belle, en son magnifique mépris des jugements du public ! Se comparant à elle, Vineuil, sur son propre cœur, reporta un regard humilié. Lui, s'était inquiété de l'opinion, et, pour sa part, avait qualifié durement la situation de Serge envers la jeune fille. Hélas ! une jalousie secrète n'avait-elle pas animé son esprit ? Comme la vulgarité de son souci contrastait avec la noblesse des pensées de Maud ! Il la contempla avec adoration. Jouant toujours avec les tisons, elle leur arracha une flamme plus violente. Sous l'éclat imprévu se fermèrent ses yeux. Alors, la lumière qui s'était

reflétée dans ses prunelles parut s'enfermer sous ses paupières, puis s'épandre à travers son corps. Reflet de l'être agonisant, une lueur rosée baignait sa chair.

Il parut à Vineuil que l'affection très pure, l'ardeur généreuse dont elle était embrasée se dégageaient d'elle en ce rayonnement.

Serge entra, chargé d'un immense bouquet de lilas blanc. Sa grêle, falote, irréaliste personne, pliait sous le poids de la gerbe neigeuse. Il semblait quelque lutin-échappé à un fantastique conte scandinave et qui avait, entre ses doigts subtils, recueilli les flocons en suspens dans l'air glacé du matin.

Maud le regardait approcher en clignant les yeux. — « Je ne suis pas fâchée, remarqua-t-elle de vous voir enfin, mon camarade. » Mais son intonation était moins affectueuse que coquette.

Se tournant vers Vineuil : « Croiriez-vous, ajouta-t-elle, que ce galopin s'est évadé à l'aube, sans que j'aie aperçu le bout de son nez ? »

Serge s'excusa : — « Je tenais à vous offrir les fleurs les plus fraîches. Puis je gelais dans le studio. »

Maud leva les épaules : — « N'en croyez rien, Vineuil. Il n'a jamais froid. Le feu sacré lui tient lieu de l'autre. Et, quant à son désir de me donner des fleurs, hum ! Je suis sceptique. Il n'est pas si aimable à l'ordinaire. »

Elle eut un accent mutin, puis nerveusement insista : — « Non, la vérité est qu'il me fuit. Monsieur m'évite. Monsieur ne veut pas me voir. »

Ce fut au tour de Serge de railler : — « Pas vous voir ? Et pourquoi donc ? »

Il la contemplait. De même que les chats, dans leur ingénu et complet égoïsme, ne caressent pas un objet mais se caressent à lui, elle caressait son visage aux houppes de corolles, qui avaient la pâleur éclatante de sa chair.

La voix trouble, Serge répéta : — « Pourquoi craindrais-je de vous voir ? »

— « Pourquoi ? Je ne sais, mais c'est ainsi. » Soudain, elle se lança à la poursuite du petit homme, le menaçant drôlement de son bouquet brandi. Ils tournèrent autour du guéridon :

— « Voyez, il se sauve, il me fuit, haletait Maud, il ne veut pas s'occuper de moi. Il n'aura pas un

mot de gentillesse. Il craint trop de me faire
cœur. Ah, je n'ai jamais rencontré son pareil. Qui
est amusant, qu'il est amusant ! »

Le dépit animait sa voix, l'ardeur empour-
pura sa joue; elle n'avait aucun goût pour cet air
trop chevelu dont la perruque semblait avoir
toute la vigueur. Mais elle était habituée aux
quêtes. Qu'un homme osât ne point s'éprendre
d'elle lui paraissait une incivilité. Elle eût à
jugé plus mal élevé le butor qui l'eût bousculé
passage. Insensible, Serge l'irritait et l'attirait
ensemble. Elle avait le goût, la rage de l'as-
semblage. Malgré plusieurs échecs, elle le recueillait en-
gardant l'espoir que cette vie, d'une intimité si
lière et troublante, émouvrait un jour ce petit
toute la pièce, elle lui donnait la chasse, ris-
sans y prendre garde, bousculant Vineuil. Celui-
ci observait amèrement son manège. Il s'expliquait
présent son attitude, sa téméraire, inconcevable
charité. N'avait-elle pas dit : « La pitié, c'est
encore une forme de l'amour ? » Vineuil sou-
rit, pour elle, c'était une forme de la coquetterie.

Elle s'entendait à mêler les sentiments, à les
voiler l'un par l'autre, à s'en orner tour à tour,
comme une danseuse se jouant parmi des draperies
aux teintes multiples, revêt, en chaque seconde, un
nouvel aspect.

Combien elle différait de la pure et distante
princesse boréale, assise tantôt près de l'âtre et qui,
brûlée par son âme généreuse, détachée des passions
communes, semblait, dans la fantastique lueur,
formée de métaux précieux.

Maintenant, au contraire, elle était femme,
accessible et voisine, frôlant Serge de son souffle,
de l'air embaumé que remuaient, à chaque mouve-
ment, les plis agités de sa robe, et de la pointe des
rameaux dont elle le fustigeait tandis que son corps
s'était penché vers lui.

Espiègle, elle s'obstinait à répéter : — « Il se
sauve, il se sauve, Serge, est-ce donc que je vous
déplais ? Me trouveriez-vous laide par hasard ? »

Il grogna : — « Pourquoi vous faire dire une
fois de plus que vous êtes jolie ? Vous ne le savez
que trop. »

Elle sauta de joie, comme une gamine :

— « Il a dit que j'étais jolie. Il l'a dit avec mauvaise humeur, c'est vrai ! Tout de même il l'a avoué. Mais, alors, Serge, je ne comprends pas. Pourquoi m'éviter ? »

Il s'était arrêté, captif de la fraîche caresse de corolles dont elle s'amusait maintenant à lui agacer les lèvres.

Il balbutia : « Naturellement, je vous trouve jolie, mais... » Il hésita, craignant de paraître ridicule. Et prenant son parti : « Maud, écoutez ce apologue que j'ai composé à votre intention :

« Or ce matin, dans la grotte, trois jeunes chats se jouaient autour de vos épaules. L'un dormait sur votre nuque, les autres glissaient le long de votre gorge, qui jaillissait entre leurs griffes comme l'églantine dans les buissons. Vous les caressiez de vos mains repliées. Autour de leurs corps sombres et velus, vos bras formaient deux anneaux blancs. Une flaque oubliée par la mer baignait le bout de votre pied.

» Un jeune homme entra dans la grotte marine

et vous courûtes vers le flot, sous la vague écumeuse, dérochant votre forme.

» Deux chats vous suivirent dans l'onde maudite. Ayant dormi sur votre gorge, ils ne pouvaient plus vous quitter.

» Mais celui dont votre nuque avait abrité le sommeil, n'avait appris que l'odeur de vos cheveux. Il n'était pas devenu insensé comme les autres. Il se rappelait l'horreur antique de sa race devant la mer.

» Il resta dans la grotte, auprès du voyageur qui avait aperçu vos grâces dépouillées.

» Le passant attendit jusqu'à marée nouvelle, avec le fol espoir d'un chimérique retour.

» Et le châton assis sur sa queue repliée, les oreilles droites, l'échine souple et noire, dardait sur l'amoureux, ensorcelé par son désir, le jaunâtre rayon de ses yeux ironiques. »

Un silence, durant lequel Serge attendit vainement un éloge de Maud. Puis elle répéta : — « Je ne comprends pas. »

— « Alors, je m'explique : Les deux animaux,

excusez le terme, il est exact, les deux animaux stupides, ce sont les blancs-becs auxquels vous avez accordé de vagues faveurs. Pour en obtenir d'autres, ils vous suivront dans toutes vos équipées. Ils y laisseront leur fortune, leur réputation, Dieu vous bénisse encore s'ils n'y laissent pas leur peau ! Mais votre serviteur, je suis le troisième larron. Tout de même, je ne suis pas aussi maboul que les camarades, et je tiens fort à ne pas le devenir. C'est dans ce but que j'observe les distances. « Et voilà pour moi ! » comme il est dit dans les contes arabes. »

— « Cette fois j'ai saisi, prononça Maud. Vous êtes un peu prudent, un peu lâche même... »

Elle médita une minute, tout en mordillant les corolles flétries par la lutte où elles avaient été engagées.

— « Et le voyageur, l'homme de la grotte, celui qui m'attendra en vain ? » questionna-t-elle avec défi.

Serge ne répondit pas, mais ses yeux s'arrêtèrent sur Vineuil.

Tous trois se regardaient, frémissants et gênés.

II.

Maud, chancelant un peu sur les pavés bossués, traversait la cour Seigneuriale d'Aremberg qui conduisait au petit Parc d'Egmont devenu, depuis la guerre, bien national.

Au seuil des jardins, sur le fond de vieilles pierres, en sa robe sombre et sa cape doublée de soie rouge dont le tissu flottait à la brise, elle apparut à Vineuil, tel un oiseau noir au front brillant, aux ailes cramoisies, tandis, qu'au-dessus d'elle passait le vol clair des colombes.

Le jeune homme s'était levé du banc où il attendait.

Elle marcha à lui : — « Vous voyez, je suis venue. »

C'était naturel, puisque la veille à une réunion, chez les Majol, il lui avait demandé cette heure, et qu'elle la lui avait promise, tandis que son regard provocant suivait Revèque, assez audacieux pour danser avec une autre jeune fille.

inquiet, et s'efforçaient, par des propos frivoles, de différer sa venue.

— « Le modèle de cette cape est très pratique, expliquait Maud. Le tissu reste intact, et peut servir ensuite à une robe. »

— « Cécile Majol a presque la même, répondait Vineuil, mais la vôtre est plus seyante, comme tout ce que vous portez. »

Cependant, il songeait à la seconde où Maud lui avait murmuré « Je suis venue » d'une voix profonde, à celle aussi où il voyait se dissoudre au bord de ses lèvres et s'évanouir en elle les gouttelettes, dont elle accueillait la fraîche caresse avec ce sourire d'extase qui, un jour peut-être, accueillerait aussi son baiser.

A ces deux instants, la jeune fille lui avait paru sincère, elle avait vécu. Et les répliques de comédie qu'ils échangeaient depuis, n'atteignaient pas la pensée de Vineuil. Après un silence, Maud dit une parole aussi banale encore que les autres : — « Que cette soirée est belle ! » Mais à l'accent, Vineuil comprit, qu'écartant toute feinte, elle venait de se révéler.

Il répondit : — « Pourquoi, alors, semblez-vous triste ? »

— « Je suis toujours triste par les trop beaux soirs. »

L'accent était sourd et mélancolique. Ils firent quelques pas. Elle poursuivit : — « Je ne sais si vous comprendrez, vous me jugerez ridicule, moi-même, je ne m'explique pas bien mon goût des pleurs. »

Il réunit, dans l'une de ses mains, les poignets délicats qu'il n'osa baiser, malgré son désir et l'attente indulgente de la jeune fille.

— « Vous trouver ridicule, moi, Maud ? Serait-ce possible ? Et si vous ne vous comprenez pas, peut-être suis-je capable de comprendre votre âme mieux que vous-même ne feriez. »

Elle soupira. Deux larmes perlant à ses prunelles les faisaient plus claires, d'une pâleur inquiétante sous les cils, qu'un jeu d'ombres avait rendu foncés.

Avec un regard à l'horizon : « Toute cette splendeur, murmura-t-elle, toute cette sérénité, c'est trop grand pour moi. Mes yeux ne peuvent embrasser

cette magnificence ni ma poitrine contenir cette émotion... Ma gorge se serre, j'étouffe.»

Le ciel, où se brouillaient des lueurs jaunes et roses, semblait une immense coupe de verre de Venise, versant sur leurs têtes un air embaumé qui suffoquait par sa douceur. Elle murmura : « Mon cœur a besoin de se dilater, de s'épancher dans une tendresse infinie, une tendresse qui me brise... »

Faisant allusion à ses manèges coquets et cruels à cette habileté, à cette froideur que le monde lui attribuait, et sous lesquelles elle était contrainte de s'abriter, il chuchota :

— « Pauvre petite, comme vous devez parfois souffrir ! »

Elle aussi songeait à ses heures de flirt. Elle répondit : « Oui, souvent, j'ai mal. Moi-même, ça me fais mal. »

Elle était persuadée qu'elle se contraignait en se montrant séduisante et insensible, en cherchant des succès qui ne l'émouvaient pas, en affolant Majol, en taquinant Revèque, en provoquant Serge.

Et Vineuil oubliait l'accueil équivoque fait au

petit poète, la poursuite que rendait singulièrement osée la gerbe de fleurs agitées, et l'instant de gêne qui, ensuite, s'était abattu sur eux trois. Il oubliait les danses audacieuses, les dialogues pimentés, et jusqu'à l'avertissement redoutable lu dans les photographies. Tout était aboli de la vie de Maud, sauf les paroles de pitié murmurées sur le petit Serge, les cris de passion arrachés par les beaux vers, et quelques regards, quelques accents émus.

Frôlé à chaque geste par la soie des vêtements de la jeune fille, il avançait, radieux, à son côté.

Sous leurs pas, le parc se déroulait, d'une fraîcheur imprévue dans ce cadre urbain, comme cette heure sentimentale dans l'existence de Maud.

Bien que le jardin fût petit, les pelouses vertes, coupées de corbeilles, de bosquets, et artistement vallonnées, donnaient, grâce à un habile effet de perspective, l'impression d'englober un immense quartier.

De même, cette heure émue semblait s'étendre sur toute la vie de Maud.

Dans ce parc ensorcelé par la lumière mourante,

les jeunes gens subirent l'enchantement des fleurs. Ils crurent, tous deux, en son cœur à elle.

La voix amère, elle poursuivit : — « Je joue la fille coquette et cruelle. La société m'en blâme, mais c'est elle qui l'exige : les hommes sont bêtes pour la plupart, et malins, ils sont pires. Il faut se défendre. Alors je bluffe, je piaffe, je pose pour la galerie. Je me donne l'air écervelé. J'en souffre, mais qu'y faire ? Mon ami, si je me montrais sincère, les roués en abuseraient. Les autres s'étonneraient, blagueraient, faute de comprendre. Tous ils abîmeraient sans pudeur. »

Ils passèrent sous un acacia. Des gamins s'ingéniaient à s'emparer d'une grappe de fleurs qui s'épanouissait à l'extrémité d'un rameau, un peu au-dessus de leurs têtes. L'un d'eux l'atteignit dans un bond dont elle fut brisée. Elle tomba, effeuillant sous le choc, sa fragile merveille. Les enfants se sauvèrent avec des rires, plus satisfaits peut-être que s'ils l'eussent cueillie.

— « Voyez... » fit Maud désignant la branche maintenant dépouillée, qui avait, à la portée de

mains grossières, offert la beauté de ses fleurs. « Elle aurait dû les cacher. »

Elle traversa le tapis carminé dont la chute des pétales avait jonché la terre.

La soie de sa robe, traînant sur les corolles, éveilla un bruissement mélancolique.

La teinte des arbustes et des massifs s'exaspérait sous les rayons rouges du couchant, avant de mourir dans la nuit.

Plus poignante qu'un tourment, une mélancolie sans cause précise descendait des airs tièdes et parfumés.

— « Il faut cacher, compléta Maud, tout ce qu'on porte dans l'âme, de bon, de fier, de délicat. Qu'en faire d'ailleurs, et à qui le donner ? Un homme voudrait-il de cet infini de tendresse, serait-il capable de l'accueillir, de le supporter ? Il s'en trouverait accablé. Le néant seul serait assez vaste... Au reste, si je donnais ainsi mon cœur, je m'épuiserais, j'en mourrais... Je voudrais mourir... »

— « Maud ! » Vineuil sentit l'angoisse lui vider la poitrine. Il serra dans sa main les poignets déli-

cats, comme pour retenir la jeune fille à son côté dans la vie.

Le soleil disparut. Le parc s'emplit d'une lueur pâlement rose, dont la grave beauté eût été moins bien célébrée par des chants que par des sanglots.

Maud et Vineuil s'étaient assis sur un banc. Ni l'un ni l'autre ne remuaient par crainte d'effaroucher leurs pensées. Les ombres montaient vers eux tandis que, sur leurs visages, descendait l'odeur des tilleuls.

Quand la nuit les eut enveloppés, Vineuil osa répondre aux dernières paroles de sa compagne éteintes depuis un moment et cependant, toujours présentes dans l'air subtil.

— « Un homme qui recevrait cette tendresse à genoux et le front penché, un homme qui fût digne d'elle à force d'adorer, croyez-vous, Maud, qu'un pareil homme n'existe pas ? »

Il s'était penché vers la jeune fille. Il crut, dans ce baiser, saisir et dispenser l'infini du bonheur. Mais leurs bouches ne s'étaient pas détachées encore que Maud éclatait en sanglots. En vain la

pressa-t-il d'interrogations affolées. Elle ne sut y opposer que des gémissements.

Quand, d'un geste affectueux, il voulut lui prendre les mains, elle le repoussa rageusement, et, petit oiseau nocturne dont ne se voyaient plus les ailes cramoisies, dans les ténèbres s'envola.

III.

Joyeuse de passer un après-midi en tête à tête avec son amie, Maud débarrassait Cécile Majol de son ombrelle, l'installait sur le divan, au milieu des coussins, apportait des pralines et des cigarettes.

— « Etes-vous bien, chérie ? » Puis elle gronda : « Méchante qui vient si tard. Voilà une heure que je vous attends. »

Mais, Cécile ayant relevé le voile dont elle enveloppait la grâce un peu passée de ses traits, Maud interrogea du regard la pâleur de son teint, la meurtrissure de ses paupières :

— « Vous avez pleuré ? »

— « Moi ? Non. » Tandis qu'elle secouait la tête, des larmes encore montaient à ses yeux. Maud la regardait, sincèrement navrée de cette peine, et égoïstement irritée aussi : La jeune fille n'était-elle point précisément aujourd'hui pleine de gaîté et encline à un joyeux bavardage ? Elle s'apprêtait à vivre auprès de son amie quelques

heures d'une allègre frivolité. Elle se dépitait de ce que la tristesse de Cécile vînt la frustrer de cet espoir, et lui gâter sa belle humeur.

Désireuse de se libérer de ce contretemps au plus vite, elle interrogea la visiteuse : — « Voyons, chérie, que se passe-t-il ? »

— « Mais rien. Enfin, rien de plus qu'à l'ordinaire. » Et comme les ennuis de cette femme ne pouvaient être qu'amoureux, que toute peine autre glissait sur son indifférence, comme l'eau sur l'écaille d'un poisson, Maud précisa : « Droze ? »

C'était le nom du dernier élu. Cécile, dans un soupir, acquiesça. Cependant Maud se rappelait l'agrément de l'heure où elle-même avait fait la connaissance de cet homme. Un tango venait de finir. Sous les lumières du dancing, Cécile s'était avancée, escortée d'un cavalier vers qui elle demeurait inclinée mollement, comme si la danse durât encore.

Elle avait présenté : — « Monsieur Droze, un ami. » Puis attirant Maud, elle l'avait étreinte si impétueusement, si triomphalement, qu'elle semblait, dans ce baiser, livrer à la jeune fille tout le

sensuel trésor, dont un amant nouveau venait de la combler.

Ce dernier, s'approchant de Maud, avait observé, railleur :

— « C'est joli, deux femmes qui s'embrassent. »

Maud avait souri : — « Vous trouvez ? »

Il avait accentué son ironie : — « Surtout quand cette caresse ne semble pas les laisser indifférentes. »

Surprise de l'audace, la jeune fille avait assez rudement riposté : — « Mais Monsieur, vous m'obligeriez en croyant... »

— « Que vous n'êtes pas impressionnée, vous ? Mon Dieu, c'est possible. » Il prit un temps : « Mais l'autre... »

Madame Majol, en effet, bien qu'elle dirigeât uniquement vers les hommes un goût d'ailleurs un peu trop fervent, était si constamment, si instinctivement voluptueuse, qu'elle s'abandonnait dans toutes les caresses, fut-ce les plus innocentes. Maud soupçonnait que, sur sa chair, si lumineuse et pleine, jamais les lèvres de son amie ne s'étaient posées sans émoi. Amusée par la perspicacité de Droze elle eût, volontiers, continué l'entretien. Mais le

regard de Madame Majol était sur eux, assombri déjà et jaloux. Le désir de ne pas contrister son amie avait vaincu en Maud celui de tourner la tête au nouveau venu, et d'inquiéter Vineuil qui, lui aussi, épiait cette conversation.

La jeune fille avait écarté Droze. Depuis, il avait recherché les occasions qui le rapprochaient d'elle. Il ne l'avait jamais suppliée de s'émouvoir, mais lui laissait entendre qu'il saurait organiser son plaisir. Un soir, il lui avait murmuré les vers de Baudelaire :

*« Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux
Et d'étranges fleurs.... »*

Puis achevant la strophe en prose : — « J'ai chez moi des tubéreuses à rendre fou ! »

Penché vers Maud, il semblait lui offrir le parfum des dangereuses corolles, et la démence qu'elles inspiraient.

Maud, enfoncée dans un fauteuil se taisait, trouvant quelque charme à ces évocations. Cécile sanglotait toujours, menaçant de troubler par ses larmes, l'heureuse journée qu'attendait son amie.

— « Enfin, demanda la jeune fille avec un mélange d'agacement, de pitié et de politesse, enfin, que vous a-t-il fait ? »

— « Comment le dire, petite ? C'est si imprécis. Je le sens, plutôt que je ne le formule. Il ne m'a pas trompée, pas rudoyée non plus. Il est tendre, caressant, fidèle en somme, mais si compliqué ! Il ne peut pas m'aimer simplement, comme je l'aime, moi, comme tout le monde aime, enfin ! Il s'en nuierait. Alors, il invente, il imagine, il fait de la mise en scène. Chaque jour, il m'apparaît plus singulier, plus inquiétant. Il lui faut des impressions trop délicates puis, soudain, des brutalités. Si vous voyiez ses lettres. »

— « Mais je voudrais bien, je m'instruirais », fit Maud effrontée.

Au souvenir de ces missives, Cécile, blême jusqu'alors, s'était empourprée.

— « Oh, Maud ! des expressions torturées, alambiquées, éthérées que je comprends à peine, et soudain, des mots si crus. »

— « Et, questionna Maud intéressée, vous lui répondez dans les mêmes termes ? »

— « Il voudrait. Ces expressions l'excitent. Mais moi, je ne peux pas. Ma plume se refuse. Je veux lui faire plaisir pourtant. » Elle hésita, puis, d'une voix confuse d'écolière prise en faute : « Alors, n'est-ce pas, ces mots-là, j'en trace seulement les initiales. »

Maud la menaça du doigt : — « Jésuite ! » Puis ironique, conclut : « Dire que c'est peut-être là, toute la différence entre la brutalité des hommes et notre prétendue pudeur. »

Cependant Cécile continuait à se désoler : — « Il a le goût des contrastes, des complications, des comparaisons, que sais-je ? des spectacles. Sans oser l'avouer, il me le laisse entendre par mille allusions. Un jour il sera plus clair. Doucement, il me forcera... Il a une volonté insinuante. Et alors, quelles ignominies peut-être... »

Ces paroles tombaient, chuchotées, de la bouche de Madame Majol dans l'oreille de Maud. Les deux femmes se serraient l'une contre l'autre apeurées, comme dans la nuit. Devant leurs yeux passaient de vagues visions baudelairiennes, lumières troubles, fleurs malsaines, femmes damnées,

lieux infernaux. Et cette atmosphère qui oppressait Maud ne lui déplaisait pas. Elle songea, vaguement orgueilleuse, que ce Droze singulier s'était soucié d'elle.

Mais Cécile frissonna : — « J'ai peur. » Elle redoutait l'inconnu. Cette personne, qui avait eu tant d'aventures, ne comptait, parmi elles, aucune expérience. Au terme d'une vie agitée, elle demeurait en amour aussi simple, aussi candide qu'une vierge.

— « Enfin, résuma Maud, vous voudriez rompre. »

— « Je ne sais pas. »

— « Comment vous ne savez pas ? »

Ainsi bousculée, Cécile concéda avec effort : — « Oui, je voudrais, mais je ne peux pas. »

— « Parce que ? » L'accent de Maud cinglait.

— « Oh, chérie, ne vous moquez pas, ne soyez pas méchante. Parce que ?... Mais je ne sais pas moi ! Je vais chez lui avec la résolution de lui dire : « C'est fini, je ne veux plus ! Vous m'effrayez. » Puis il m'attire avec des mots câlins, des gestes berceurs. Il paraît sûr de moi et de son pouvoir.

Il est convaincu que malgré ses fantaisies, ses exigences, je lui resterai. Alors, cette foi qu'il a en moi me subjugue. Je n'ose plus rien dire. D'ailleurs les paroles que j'ai préparées ne seraient plus vraies. Il ne m'effraie plus. Je crains seulement de le contrister. Je me tais et je m'abandonne. Mon corps ne vaut pas qu'on souffre à cause de lui ! »

— « C'est beau, la pitié ! » raila Maud.

Ingénument, Cécile protesta : — « Ce n'est pas seulement de la pitié. » Elle baissa la voix : « Il y a les baisers préférés qu'on retrouve, les coussins où l'on s'est enfoncée si souvent, qui reforment d'eux-mêmes et offrent leurs creux. Il y a les parfums... »

Comme la chair des bêtes, gavée de nourriture, celle de cette femme, gavée de caresses, avait perdu toute énergie.

Elle poursuivit : — « Là-bas dans son petit salon, une quiétude me prend, puis une folie. C'est reposant, puis poignant, et délicieux, toujours ! Certes, il a ses bizarreries, ses caprices. Mais au moment même, je cède sans m'inquiéter. Je ne pense pas à l'avenir. Je me dis : Pourquoi gâter le pré-

sent ? Pourquoi briser cette enveloppe de douceur ? Je ne vois plus de raison de faire un éclat. Je ne m'en sens plus le courage. C'est seulement après l'avoir quitté que... Si j'étais soutenue... »

Maud s'anima : — « Ah ça ma chère, vous n'êtes pas mariée avec lui. Il ne vous faut ni avoué, ni huissier, ni avocat. Vous n'avez besoin de personne. »

— « Evidemment, mais... » D'un geste las, Cécile confessa l'infinie lâcheté de son cœur trop tendre, de ses sens trop exigeants.

Touchée, Maud prit en ses bras la pauvre créature douloureusement aimante. Comment avait-elle pu railler Cécile, vouloir avec âpreté lui arracher une décision ? Elle n'éprouvait plus que de la pitié pour elle. — « Alors, dit-elle doucement, ma Cécile, vous avez besoin de moi. »

Cécile la regarda de ses beaux yeux, encore mouillés et tout surpris.

— « Quoi, vous iriez... »

— « Je parlerai à Droze, je lui expliquerai, laissez-moi faire ! »

Elle agirait à la place de Cécile, elle la proté-

gerait, elle la libérerait. Comme son amitié était forte et haute ! Elle était un peu grisée par son rôle. Puis l'arôme voluptueux, dont était imprégnée la vie de Madame Majol, montait à la tête de la nerveuse confidente. Il ne lui déplaisait pas d'être mêlée à cette aventure, surtout à l'instant final où l'émouvante senteur s'exhalerait plus intense, de même qu'un parfum, à la dernière goutte, semble plus fort.

Cependant, si elle conseillait la rupture, si elle se chargeait même de l'accomplir, c'était uniquement dans l'intérêt, pour le salut de son amie.

Celle-ci, que la jeune fille dorlotait toujours, releva la tête :

— « Mais Maud, y avez-vous réfléchi ? Vous risquez de vous compromettre. »

Elle ne nia pas, mais elle acceptait volontiers ce péril. Il ne lui était nullement désagréable de se rendre chez ce Droze, inquiet et câlin, qui l'avait maintes fois recherchée.

Elle répliqua : — « Me compromettre ? oui, peut-être ; mais qu'importe ? C'est pour vous, chérie, pour votre bonheur, »

— « Chérie, comment vous dire? » ... Les grands yeux candides s'ouvraient pour donner mieux la gratitude de leur regard. Les lèvres s'avancèrent câlines.

Maud répondit, modeste : — « Ne me remerciez pas. »

Elle se reprit à caresser les fins cheveux de Cécile, sa nuque inclinée, son cou secoué par les sanglots, son visage humide, aux contours fuyants comme amollis par la souffrance.

Elle goûtait délicieusement la voluptueuse atmosphère qui s'exhalait de cette femme meurtrie dans sa tendresse. Elle s'attristait que cet amour dût mourir, et cependant, s'en trouvait satisfaite dans sa secrète jalousie, elle qui n'avait pu aimer.

Ainsi, ceux qui ne surent faire fleurir leur jardin, trouvent une joie amère et pourtant attendrie, à respirer, ailleurs, une rose qu'ils ont brisée.

IV.

— « Me pardonnerez-vous, Mademoiselle, de vous avoir fait attendre et puis-je vous demander à quoi je dois le plaisir de votre visite ? car jusqu'à présent, malgré mon insistance, vous ne m'aviez jamais accordé la faveur... »

Assise dans une bergère, au fond du salon de Droze dont des rideaux de soie nacrèrent la lumière, Maud leva les yeux sur le jeune homme qui entrait. La démarche qu'elle avait entreprise la jetait dans un état violent, pénible peut-être, ou, peut-être agréable, elle n'en savait rien. Elle espérait que la vue de Droze éclaircirait son doute. Mais, seule une impression confuse émanait de ce long garçon, dont la trop grande souplesse causait un malaise. On n'eût pu dire le but de ses gestes, la direction de son regard ni la couleur de ses yeux. Son visage s'encadrait d'une barbe noire aux poils si fins, d'aspect si soyeux, qu'ils donnaient à Maud

envie de les toucher, et éveillaient un agacement au bout de ses doigts.

Elle dit : — « Je viens de la part de... »

— « De Cécile, naturellement. Oh, je n'osais espérer que ce fût pour votre compte. Et que nous veut cette chère amie ? Bah vous me direz cela plus tard. Du moment que je tiens l'ambassadrice, je me moque de l'objet de l'ambassade ! »

Maud faillit répondre : — « Nous verrons tout à l'heure ! »

Blessée de l'attitude de Droze, elle se félicitait d'avoir contraint Cécile à la rupture. Elle était venue pour la défendre, la libérer. Droze ayant osé parler légèrement de celle dont il était aimé, elle décida, soudain, de la venger aussi.

S'étant avisé d'un moyen divertissant et sûr, elle sourit d'un air complice, d'ailleurs flattée, peut-être, de l'attention que Droze lui donnait.

— « C'est curieux, constata celui-ci qui, depuis une minute, l'observait intensément, votre type est précisément l'antithèse de celui que je chérissais. »

Elle se cabra : — « Vous êtes poli. »

— « Certes. N'ai-je point parlé au passé ? Au

reste les extrêmes, à ce qu'assure du moins la Sagesse des Nations.... Vous connaissez le proverbe. »

Elle sourit encore. Elle était agacée, pleine tout ensemble d'attrait et de rébellion.

Il reprenait : « Le passé, voyons qu'est-ce que j'aimais donc par le passé ? A 15 ans j'ai lu Musset, à 18 Baudelaire. J'ai rêvé à Lueie, et à la « Dame créole aux charmes ignorés ». Et puis malgré son teint « pâle et chaud », ma foi, elle a fini par me paraître fade la « brune enchantresse ». Je voulais plus de piment. Alors j'ai désiré l'autre déité baudelairienne, celle que Salmon a remise à la mode. A propos avez-vous lu « La négresse du Sacré-Cœur. » ? Un peu étrange. Je vous le passerai. Ah ! l'idole d'ébène, le monstre noir ! Son indicible perversité, son illimitée frénésie... Vous, les femmes d'Europe, ne pourriez même pas imaginer ce qu'elles réalisent... D'ailleurs, ceux qui ont connu cette sensualité n'osent pas dire,.... ne parviennent pas à exprimer.... ». Il continua sur ce ton.

Maud se souvenait d'une conversation analogue qu'elle avait eue, jadis, avec Vineuil. Mais

alors, l'exactitude des termes bannissait de l'entretien tout sentiment louche, toute ambiguïté. Droze, que Maud devinait beaucoup moins documenté, tenait au contraire, mi par ignorance, mi par intention, des propos flous et contournés. Ce langage plein de réticences et d'équivoques, troublait plus la jeune fille que n'eussent fait les pires précisions.

Angoissée, elle regardait autour d'elle, sentant l'atmosphère périlleuse et trouble.

La vitrine du bonheur du jour, les tiroirs de secrétaire enfermaient, elle s'en persuada, les exemplaires les plus rares, les plus réputés, de la littérature clandestine. Les liqueurs qui luisaient dans deux carafons n'étaient-elles pas aphrodisiaques ? Des coloquintes chargeaient une corbeille. Leurs stries, leurs taches, leurs verrues, éveillaient une impression de confuse obscénité. Pendue au-dessus d'un divan, la reproduction d'un Watteau semblait d'une galanterie trop anodine pour figurer en ce lieu. Maud se persuada que retournée et interrogée ainsi qu'une devinette par image, elle révélait une scène impudique.

Cependant, Droze poursuivait : « Que pense-

riez-vous de la femme serpent, aux prunelles de diamant, à la peau glacée. Elle m'a tenté un moment. J'aurais bien su, moi, la réchauffer. »

— « Croyez-vous ? » Maud sondait ses yeux, mais le regard imprécis de Droze ne révélait rien de son âme. Alors, la visiteuse abaissa le sien vers les lèvres du jeune homme et vers ses longs doigts souples. Un trouble émanait de cette bouche, de ces mains, comme si, flottant autour d'elles, les baisers, les caresses qu'elles pouvaient donner, étaient devenues visibles.

Étant émue, la jeune fille, pour dissimuler, tailla :

— « Je doute fort de votre habileté. »

— « Je ne demande qu'à la prouver. »

Elle rit : — « Je vous en défie. Cela ne vous mettrait pas en verve, un petit bout de femme comme moi. »

Elle savait si bien le contraire.

Elle insista : — « Une petite femme blonde et douce. »

— « Blonde, je ne puis nier. Mais douce ?

Vous avez des quenottes qui semblent diablement pointues. »

Il tendait le doigt vers la ligne d'humide émail qui luisait entre les lèvres ouvertes. Maud rit encore. « Mordez » pria-t-il. Elle enfonça les dents.

Il pâlit sous la double sensation de souffrance et de plaisir. Sa main s'abattit sur l'épaule de Maud, fit pencher son buste. Le chapeau de la jeune fille tomba. D'une main nonchalante, elle l'appuya à un coussin, pour que sa paille ne se déforma point, mais ne prit pas la peine de s'en recoiffer.

Elle gisait, ployée, sur le bras du fauteuil. Droze s'était affaissé sur le divan proche. Légèrement tirée, doucement soulevée, Maud, d'un meuble à l'autre, passa insensiblement. Les paumes de Droze étaient brûlantes, ses narines dilatées, ses prunelles en feu. Il ressemblait, maintenant, aux autres hommes dont Maud s'était amusée. Alors, il parut à la jeune fille que la pièce reprenait un aspect naturel. Si le secrétaire, le bonheur du jour eussent vidé leurs tiroirs, ils n'auraient laissé échapper que des œuvres d'une galanterie à l'eau de rose. Les

liqueurs, dans les carafons, brillaient d'un innocent éclat. Les coloquintes reluisaient avec candeur, comme si la servante, ce matin, en faisant le ménage, les eût fourbis en même temps que les cuivres. Et Maud ne croyait plus que la reproduction du Watteau, en ses lignes molles et fines tout ensemble, dissimulât quelque épisode scandaleux.

Etendue sur ce divan, presque aux bras d'un homme, la jeune fille se sentait enveloppée de calme, et très sûre de ses nerfs, à présent que cet homme la désirait, à présent qu'elle reconnaissait son regard, son accent, son geste fébrile, pour leur avoir vu, auparavant, animer d'autres hommes qu'avait émus sa beauté. Et sa sérénité soudaine lui causait peut-être quelque mélancolie.

Cependant Droze se résignait, sans trop d'effort, à ce que Maud, selon toute apparence, attendait de lui. Il appuya les lèvres sur son front, à la naissance des cheveux. Elle l'écarta légèrement, balbutiant : — « C'est mal », et évoqua Cécile.

Mais Droze se récriait : — « Mal, un petit baiser de rien du tout ! Je ne le cacherais même pas à notre amie. Parole, je vous embrasserais ainsi

devant elle. Tenez, vous devriez revenir ensemble. Ce serait délicieux. »

Maud soudain, se rappela que Cécile accusait son amant de goûts singuliers.

Sans insister, celui-ci poursuivait : « Seuls comptent, petite fille, les baisers sur la bouche. Ceux-là seuls sont défendus. Aussi vous le voyez, je respecte votre bouche. »

Mais il ne respectait guère le reste de son visage. Ses lèvres contournaient les tempes, se nichaient au coin des yeux, pressaient les cils qui, captifs, battirent doucement, tels les ailes de jeunes oiseaux effarouchés. Puis la caresse longea la ligne du nez, précise, droite et courte, et s'imposa un long détour pour atteindre le menton, sans manquer aux convé-

nances.

Maud s'abandonnait, paisible. Elle se fut ennuyée, si elle n'eût songé à l'ironique épilogue réservé par elle aux tentatives de Droze. Celui-ci s'enhardissant, elle se défendit avec mollesse et répéta : « C'est mal. »

— « Une caresse au bord des lèvres ? Voilà qui

ne peut encore passer pour très grave. Un vrai baiser, enfant, ça se donne à pleine bouche. »

Il continuait à envelopper de frôlements la face claire.

Soudain, il répéta, mais cette fois d'un accent rauque :

— « Un vrai baiser, ça se donne à pleine bouche... comme ça. »

Elle avait prévu son geste, et se tordit dans ses bras, détournant le visage. Elle fut debout, libre. Elle n'avait pas jeté un cri.

Surpris de sa résistance, Droze supplia :

— « Maud vous n'allez pas m'abandonner après m'avoir laissé supposer... Ce serait fou, cruel. »

S'il l'eût jetée sur le divan et possédée de force, peut-être eût-elle été conquise. Mais il implorait.

Alors, elle railla : — Est-ce ma faute ? Vous me chuchotez : « Ces baisers sont tellement innocents que je ne les cacherais même pas à notre amie. » Puis, tout à coup, vous perdez la tête, vous m'obligez à me défendre. Franchement, croyez-vous que vous m'auriez embrassée ainsi devant Cécile ? »

La main de Droze traînait sur l'épaule de la jeune fille, lourde, mais molle et sans vigueur. Maud recula, cherchant à se dégager.

— « Ne partez pas, supplia-t-il, ne me quittez pas. Maud je vous en conjure, ne soyez pas fâchée! Voyons, écoutez-moi! Maud, Maud, petite Maud? »

Lui qui, tantôt, tenait des propos subtils et dédaigneux, ne savait plus maintenant que balbutier le nom de la jeune fille!

Indignée et, peut-être, sincère, elle riposta: « Que demandez-vous enfin? Vous n'oseriez même pas l'exprimer. Comment, je viens en amie avec confiance, envoyée par Cécile, et vous voudriez... Ah! quelle ignominie. »

Il comprit qu'il était joué. La colère le faisait défaillir, et aussi un besoin forcené de caresses. Il faillit se jeter sur Maud pour la meurtrir ou pour la posséder. Tranquillement méprisante, elle le regardait. Il se sentit gagné par cette indifférence. L'adresse et la froideur devinées en sa personne lui ôtaient toute envie d'elle. Il n'avait même plus celle de l'étrangler.

Il s'écarta, libérant la jeune fille. Cependant il songeait que le message de Madame Majol n'était peut-être pas uniquement un prétexte. Il ne conquerrait pas cette femme-ci, soit! du moins prendrait-il, sur l'autre, sa revanche.

D'une voix distante et parfaitement polie, il demanda: — « Puisque vous êtes l'ambassadrice de Madame Majol, voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire, Mademoiselle, quand j'aurai le plaisir de revoir votre amie? »

Du seuil, Maud arrêta sur lui ses yeux clairs:

— « Quand vous aurez le plaisir? » répéta-t-elle posément. « Mais précisément, cher Monsieur, Cécile m'avait chargé de vous dire qu'elle en avait assez et ne reviendrait plus. »

Chez qui était-elle maintenant ? Il n'avait aucun droit à le savoir, mais elle, avait-elle celui de le laisser souffrir si longtemps ? Sans doute, un secret était en elle...

Il la revit, fantasque et mystérieuse, dans les ombres descendues sur le petit Parc d'Egmont mendiant un baiser qui la faisait fuir en sanglot.

Quels souvenirs, quelles caresses, ses gémissements pleuraient-ils ?

Il dit à mi-voix : « Elle ne viendra plus. »

Il demeura néanmoins, sans savoir pourquoi, peut-être parce qu'il n'avait plus la force de partir.

Les gardiens l'observaient, étonnés. Il craignait la moquerie de leurs regards, et s'abrita derrière un pilier. Le froid des dalles traversant ses semelles commençait à geler ses pieds.

Il se railla : « Supplice indiqué pour amoureux transis, » et sourit, mélancolique.

Dans son esprit, ce léger malaise se confondait avec la douleur de l'attente vaine, en devenant le signe.

Des secondes s'écoulèrent, longues comme des jours. Il imagina que des mois avaient passé et qu'il

était l'amant de Maud. La scène ressemblait à celle d'aujourd'hui. Penché à la fenêtre de l'appartement loué pour la recevoir, il guetterait les passants, les automobiles. Elle n'arriverait pas. Il grelotterait comme maintenant, un peu davantage. L'ironique pitié de la concierge lui serait alors plus pénible que ne l'était celle des gardiens aujourd'hui. Et après ce rendez-vous manqué, il aurait un atroce sentiment de solitude, fait, non plus de vague déception, mais de regret douloureusement précis. Plus sûre de le bien tenir, Maud se jouerait plus hardiment de lui. Toutes les impressions de l'heure présente renaîtraient, multipliées.

Elle n'arriverait pas ! Elle n'arrivait pas !

Il songea que mieux vaudrait ne plus l'attendre, même et surtout si elle devait venir.

— « Bonjour, cher, suis-je en retard ? »

Elle apparaissait avec un sourire, inconsciente du supplice qu'elle venait d'imposer. Elle était là ! Il la voyait. Aussitôt, les choses prirent un aspect heureux. Maud ne semblait plus redoutable à Vineuil, simplement émouvante. Ayant contemplé longuement les statues aux formes puissantes, il

jalosé les vivantes, qui passaient dans les rues penchées au bras d'un homme, par les chaudes soirées.

Elle fuyait leurs fervents regards.

Elle ne retrouva son aisance que dans l'espace de loge consacrée momentanément à Roger de Pasture, et qui avait un air de salon.

Moins nombreux qu'ailleurs, les tableaux y étaient disposés comme dans une maison privée. Sur des socles se dressaient quelques figurines de bois naïves et vermoulues. Les panneaux étaient revêtus de tapisseries qui, en leurs brins de laines aux teintes pâlies, contaient des histoires anciennes et merveilleuses.

Des fauteuils, richement sculptés, étaient rangés le long des cloisons. Maud s'assit dans l'un d'eux, dont les bras arrondis encadraient le mouvement de ses jambes croisées. Dans le meuble ancien, s'épanouissait sa robe agressivement à la mode. Les plumes de sa toque se détachaient, légères et brillantes, sur le fond chêne d'une frise dans le goût de la Renaissance.

Sa silhouette moderne, dans ce cadre du passé,

était d'un exquis anachronisme. Elle en eut conscience car elle s'y attarda, se prenant à bavarder :

— « Quatre heures et demie déjà ! J'ai dû arriver follement en retard. »

— « J'ai un peu attendu, » répondit Vineuil, heureux d'en pouvoir formuler la remarque.

— « Ah, vraiment ? »

Elle prit l'air narquois. N'étant plus oppressée par les brûlantes figures gothiques, elle songeait à se venger sur Vineuil, de l'humiliation qu'elle venait de subir.

Elle expliqua : — « J'ai perdu beaucoup de temps chez Droze. »

— « Droze, l'amant de Cécile Majol ? Comment étiez-vous là ? »

Au lieu de répondre, elle se divertissait à considérer un reflet à la pointe de son soulier vernis. Elle ployait la cheville, du même geste coquet dont elle courbait le poignet, quand elle faisait jouer la lumière sur ses ongles, amusant ainsi les yeux de son interlocuteur. Elle avait besoin qu'un point quelconque de sa personne retînt toujours l'attention.

Elle reprit enfin : — « Comment ? mais en tant qu'émissaire, mon ami, afin de signifier la rupture à ce jeune homme infortuné. »

— « Rôle choisi pour vous à qui Droze a fait la cour ! »

— « Précisément, ne fallait-il pas lui adoucir la cruauté de l'heure ? »

A la réponse, à l'accent équivoque, Vineuil sursauta :

— « Maud, vous n'avez pas ?... »

— « Quoi donc ? »

Elle avait élevé la voix.

Était-ce la révolte de l'amie accusée d'un crime contre l'amitié, celle de la vierge qu'un soupçon outrage, ou celle de la femme, atteinte dans sa vie privée par une question indiscrete ?

En toute hypothèse, Vineuil sentit qu'il avait manqué de tact.

Il baissa les yeux, incertain, humilié. Alors Maud insista : — « Un être captivant, ce Droze !

Quel goût et quelle fantaisie. Une érudition... peu spéciale ! une nature... »

Elle allait poursuivre l'éloge, mais Vineuil l'interrompit,

la forçant à tourner la tête vers une « Piéta » qu'il chérissait.

Il eût été si heureux qu'elle fût touchée par les œuvres dont lui-même s'était ému, qu'elle aimât ce qu'il admirait.

C'eût été, entre eux, une fusion spirituelle ; c'eût été une première emprise, tout idéale, sur la décevante fille qui, avec négligence, s'obstinait à le torturer.

Désignant sur la gauche du tableau, la pécheresse à la belle chevelure, puis reportant le regard sur Maud, il murmura :

— « Il lui fut beaucoup pardonné, parce qu'elle avait beaucoup aimé. »

— « Est-ce pour moi que vous dites cela ? »

Lui-même s'étonnait d'avoir prononcé ces paroles, car il ne croyait pas que Maud sut aimer. Elle s'était fait aimer, elle avait fait souffrir...

Pourtant, à travers les épreuves qu'elle infligeait aux autres, âprement, douloureusement sans doute, elle poursuivait l'amour.

En cela, elle méritait peut-être l'indulgence. Mais Vineuil ne s'illusionnait-il pas ? L'âme de

Maud n'était-elle point uniquement coquette ?
Pourrait-elle un jour devenir passionnée ?

Que voulait cette fuyante créature ? Que
cherchait-elle ? Qu'était-elle ?

Il souhaita briser ce front, cette poitrine harmo-
nieuse qui enfermaient le mystère. Il haït Maud
parce qu'il l'ignorait. Il souhaita la posséder comme
sa chose, comme un objet inerte dont le maître
dispose à son gré. Il l'aima tellement qu'il pensa
à la tuer.

Furieusement, il regarda la jeune fille qui regar-
dait le tableau avec indifférence.

D'une voix machinale, il répéta : — « Pour
vous que j'ai dit cela ? Je ne sais pas... »

Il la sentait d'âme étrangère. Il tenta d'intéresser
au moins son esprit. Avec une amoureuse indul-
gence, il railla les paysages wallons ou flamands
où les vieux maîtres avaient, naïvement, situé des
scènes bibliques, ces calvaires bleuâtres, comme
enveloppés des brumes d'Occident, ces prairies
dont l'herbe grasse s'éclairait de fleurs de nos pays.

Lui avait traversé la Judée. Il en dit l'air sec,

les lignes dures, les couleurs violentes, la terre
brûlée.

Maud l'écoutait vaguement tout en regardant
une Eve dont elle goûtait la forme gracile, revêtue
d'une peau si fine, si sensible, que le sang la rosis-
sait aux coudes et aux chevilles. Elle contempla le
ventre lisse, la gorge aux deux rondeurs distantes
et menues. Ramenant le regard vers son propre
corps, la voix étouffée, l'œil trouble sous la paupière,
descendue, elle insinua :

— « Je lui ressemble un peu. »

Vineuil chancela. Il lui semblait que d'un geste
impudique, Maud lui avait livré sa nudité. Bruta-
lement, il souhaita être seul avec elle. Comme une
troupe d'enfants envahissait cette galerie, il poussa
la jeune fille dans la salle, voisine, de l'école néer-
landaise.

C'était une pièce étroite, un peu à l'écart, basse
de plafond, et n'ayant qu'une entrée. Elle était
déserte. La lumière la baignait, douce, comme
jaunie par la dorure des cadres et, surtout, par le
ton des toiles de ces Maîtres hollandais, dont le
pinceau fait jouer un rayon de soleil sur le cuivre

d'une cruche ou le chêne d'une commode ventrue et bien cirée.

Maud et Vineuil s'arrêtèrent devant un tableau de Van Gelder. Crûment, cette œuvre glorifiait le baiser d'un homme et d'une femme qui, ayant bu ensemble dans un hanap ciselé, se penchent l'un vers l'autre, pour continuer de boire à leurs propres lèvres. L'amour sensuel éclatait triomphal, et il n'y avait pas place pour un autre amour.

Vineuil, ayant reculé, regarda la peinture, puis la jeune fille.

La grâce claire presque aérienne de celle-ci contrastait avec l'ivresse puissante que dégageait le tableau.

Et cependant, Maud n'était-elle pas sœur des frustes créatures que le Maître avait célébrées ? Devant l'Eve de Cranach n'avait-elle point, par une comparaison naïvement hasardeuse, dévêtu fictivement son propre corps ? Ne semblait-elle pas quelquefois, attendre avec angoisse un homme qui la domptât ?

Elle était provocante et impulsive. La violence, sourdement, animait sa chair.

Une seconde, Vineuil navré le comprit : Celui-là seul conquerrait cette fille qui, sans souci de ses manèges, de ses cris, de ses froideurs, serait assez rustre pour la prendre avec la sauvagerie brutale dont cette toile rayonnait.

VI.

Quand Maud entra dans le salon de Cécile Majol, celle-ci était assise avec un inconnu sur un divan dont les coussins froissés expliquaient l'air trouble et pourtant satisfait de ceux qui s'y étaient appuyés un moment.

— « Oh ma petite Maud, s'écria Cécile, quelle bonne surprise ! Il y a des siècles que je ne vous ai vue. »

Elle embrassa la jeune fille et présenta, avec plus d'aisance que de correction : « Maud, mon amie, Mr. S. mon ami aussi. »

Tous trois s'entretinrent quelques instants de la sécheresse persistante, des erreurs du Traité de Versailles, de l'incapacité des pouvoirs dirigeants et de toutes choses qui n'intéressaient personne. Puis le Monsieur n'ayant plus rien à attendre de sa visite prit congé.

Aussitôt : « Vous êtes heureuse, chérie ? »

demanda Maud. Madame Majol inclina un visage au sourire équivoque et secret.

« Mais, observa la jeune fille, je n'avais jamais aperçu ce Monsieur. Il n'y a pas longtemps que.... enfin mettons que vous l'aimez. »

Sans remarquer la légère insolence de Maud, Cécile calcula : « Je le connais depuis un mois au plus. »

— « Et c'est un amoureux.... satisfaisant ? »

Pour la seconde fois, le même sourire répondit.

Il y eut un silence durant lequel Cécile parut évoquer des minutes bénies. Puis elle conta, volubile : « C'était peu après ma rupture avec Droze. Un après-midi, aux environs de la Bourse, il m'a abordée. Je n'étais guère disposée à l'écouter, vous pensez ! J'avais le dégoût, l'effroi de l'amour. J'ai essayé de semer ce suiveur. Toujours, il se retrouvait sur mes pas. Il parlait gentiment ; je me sentais si seule ; j'ai fini par répondre. Tout en causant, nous allions, nous allions... Nous sommes arrivés dans un square, au fond d'un quartier que je ne connaissais pas. Il faisait doux... Un petit garçon, près d'un jet d'eau, jouait avec un volant rouge...

C'était très apaisant, cette heure. Il a supplié :
« Accordez-moi de vous revoir. » Je lui ai fixé
rendez-vous pour le lendemain dans une pâtisserie.
Je suis venue, et après naturellement... »

Ainsi, à peine séparée de Droze, M^{me} Majol
avait retrouvé une félicité nouvelle. Maud en res-
sentit un mouvement d'humeur. Vraiment cette
Cécile avait trop de chance. C'était injuste à la fin !

Irritée, violente, la jeune fille questionna
— « Mais qu'est-ce qu'ils vous disent donc tous
pour vous chavirer ainsi ? »

— « Je ne sais pas, moi, cela dépend... »

— « Eh bien ! que vous a-t-il dit celui-là ? »

A nouveau M^{me} Majol se recueillit et, tournant
vers Maud des prunelles luisantes dans l'entour
charbonné des paupières : « Il m'a dit que j'avais
des yeux incomparables, et que je semblais avoir
une nature... » Gênée, presque pudique, elle s'in-
terrompit. Maud compléta : « Incomparable aussi
évidemment, ... et après ? »

— « Que je devais être une amoureuse... »
Méprisante, Maud commenta : « Enfin tout ce

que les autres avaient dit avant lui. Tout ce qu'ils
disent tous... »

— « Peut-être, mais avec une autre voix, et
puis le regard... »

— « Le regard qu'à ces moments-là ils ont
tous. »

— « Sans doute, mais lancé par d'autres yeux.
Et quand les yeux, quand l'accent sont nouveaux,
il me semble que tout est neuf. Je pars chaque fois
pour ma première aventure. »

— « Vous avez de la veine s'exclama Maud,
de n'être pas... » Craignant de froisser son amie,
elle s'arrêta.

— « De n'être pas quoi ? »

— « De n'être pas plus difficile. »

— « Mais, fit Cécile ingénûment, je voudrais
bien l'être, je n'y parviens pas. »

Elle était humble, résignée devant la volonté
virile, ou, peut-être, devant la mollesse de sa propre
chair. Avec une défaillance visible dans les yeux
battus, la poitrine un peu tombante, la taille fati-
guée par trop d'étreintes, elle confessa : — « Moi,

voyez-vous, chérie, quand un homme me désire, je ne peux pas lui dire « non » !

— « Je vous admire ! »

Cela fut articulé d'un accent si convaincu, que Madame Majol éclata de rire : « — Et pourquoi petite ? »

— « Parce que, moi, je ne peux dire que cela. »

Maud enviait à son amie les bonheurs faciles auxquels elle s'abandonnait dans les bras d'amants probablement médiocres. Cette nature incapable de s'offrir jalousait cette irrésistible prodigalité. Maud contemplait Cécile avec une curiosité âpre où l'émerveillement se mêlait au mépris.

Celle-ci, ignorante des sentiments de la jeune fille, lui caressait la main, d'un geste plein de tendresse candide.

— « Alors, chérie, ça ne va pas ? Pourtant vous avez le choix. Tous vous font la cour. Des garçons ! » Et le voluptueux battement de narines dont elle accompagna ces mots équivalait à une succession d'épithètes laudatives.

Elle reprit : — « Je ne parle pas de ce petit singe long chevelu. »

— « Serge, n'en parlons pas, soit ! C'est pourtant le seul qui m'ait intéressée... la durée d'un matin. »

— « Mais l'autre, le joli peintre ? »

— « Delange ? une femmelette ! »

— « Et le cher Revèque ? Son nom emplit les journaux. C'est un parti admirable. Il mène une politique... »

— « Brillante et creuse, comme les boules de métal dans les jardins de province. »

— « Ah ! c'est possible. Moi je n'y connais rien. Mais comme compositeur, en outre, on m'a dit... »

Maud fit la moue : « Oh cela, c'est son violon d'Ingres. Seulement... il n'a pas la peinture. »

— « Revèque non plus, alors ! Et Vineuil ? »

Maud se cabra : — « Ah ne m'en parlez pas ! Celui-là, c'est le comble. Il m'aime, comprenez-vous, il m'aime ! »

Interloquée, Cécile avoua timidement que ce sentiment lui paraissait plutôt flatteur, et qu'elle s'expliquait mal l'irritation de Maud.

— « Ah ! vous ne vous expliquez pas ? » Dans

sa colère, la jeune fille torturait la frange d'un cousin, dont elle tirait les aiguillettes tour à tour. « Il m'aime, et il paraît croire cette raison suffisante pour que je l'aime aussi. Mais je ne demande pas autre chose, moi ! Qu'il m'apprenne, qu'il me force à l'aimer. » Elle haussa rageusement les épaules : « Il en sera aussi incapable que les autres. Il me poursuit, il m'obsède, il tremble sous mes yeux sans me donner une émotion. Tant pis pour lui ! Depuis des mois, je n'ai d'aventures que pour la satisfaction de les lui conter. Et je lui laisse supposer des épilogues... qui ne se sont pas produits. Ah, je l'ai fait souffrir ! Que voulez-vous ? On se distrait comme on peut. » Elle eut un rire amer : « J'ai bien droit aussi à quelque plaisir, moi, pauvre fille qui n'aimerai jamais ! »

— « Maud, vous vous exaltez. » Et Cécile doucement, tentait d'attirer contre elle la jeune fille de détendre ses membres crispés.

Mais elle se traînait à genoux sur le divan cherchant, aux coins des coussins trop moelleux, les cordelières, les glands, qui meurtriraient son corps. Farouche, elle reprit : — « Je n'aimerai jamais ! »

J'ai tout essayé. Tous les flirts, je les ai accueillis, toutes les intrigues, je les ai provoquées. En vain ! Je ne puis aimer. Si vous saviez comme c'est triste ! »

Immobile maintenant, parmi le désordre des étoffes, elle avait penché la tête, découragée.

— « Je suis lasse de cette souffrance que je crée, et de ma poursuite enragée, inutile, lasse parfois à mourir... Tenez, un soir, je m'en souviens... J'allais vous rejoindre au dancing. Je m'amusais alors à troubler Revèque et Delange. J'ébauchais cette aventure avec Vineuil. Soudain j'ai eu la conscience, le dégoût de cette frivolité, et de la douleur dont elle était cause. J'étais à mon balcon. C'était le premier soir chaud. La terre sentait les pousnes fraîches, la jeunesse. On eut dit qu'elle m'appelait. J'ai failli me jeter par la fenêtre. »

— « Maud, gronda doucement Madame Majol, de pareilles pensées... Vous devriez vous égayer un peu. Pourquoi n'iriez-vous pas à Ostende ? C'est la saison. »

Elle releva la tête : — « C'est vrai, Ostende...

Vineuil attendait Maud dans le hall de son appartement.

La jeune fille ayant, à diverses reprises, confondu son ignorance de la peinture et le désir où elle lui avait de la connaître, il s'était offert à la guider par les tableaux.

Mais viendrait-elle ? Elle était déjà de quelques minutes en retard.

Pour distraire son anxiété, Vineuil regarda les portraits, des paysages, des statues. Ses œuvres préférées lui appartenaient aujourd'hui comme dépourvues du rayonnement qui les faisait si précieuses. Leur splendeur lui semblait thalassée et desséchée. Il songeait : « Telles proportions parfaites. » Leur harmonie n'émouvait pas sa âme. Les beautés dont il demeurait conscient se lui causaient pas de joie. Il était, devant elle, comme l'amant devant la grâce de la femme qu'il a cessé d'aimer. Il sentit que toutes ces peintures

et toutes ces sculptures, et toutes les magnificences du monde ne lui étaient plus rien : Il les eût toutes oubliées pour la vue de Maud.

Par quoi, ou, plus exactement, par qui était-elle venue ? Il se posa des questions qu'il s'était, jusqu'alors, interdites. En dépit des médisances des voisins et des propos singuliers de Maud, il avait voulu ignorer les obscurités de sa vie. Mais aujourd'hui, son esprit surexcité sortait de sa réserve. Il se demanda comment Maud avait occupé certaines soirées accordées à Revègue. Il se rappela la promenade donnée à Serge parmi les fleurs agitées. Il parcourait en savoir long, le petit ! Ce rimailleur, ainsi déformé que ses vers, était-il son amant ? Fallait-il soupçonner plutôt ce politicien avisé et ardent. Alors pourquoi pas lui, Vineuil ? Il eut un geste de colère, puis haussa les épaules. Il ne souhaitait pas posséder Maud comme ces hommes l'avaient possédée peut-être. Il voulait autre chose. Qui donc ? Il ne savait pas. Il eût voulu...

D'un geste furieux, il balaya fictivement toute la trouble atmosphère dont s'enveloppait la jeune fille.

voir. Était-il malade? ou lassé de moi? Sans repos, je guettais les coups de sonnette, l'appel du téléphone, le passage du facteur. Les lettres n'étaient pas de lui, le téléphone n'apportait que des voix étrangères. Et je ne pouvais rien tenter. Il était marié. Songer que les pays les plus lointains sont réunis, que j'aurais pu correspondre avec un Chinois, avec un Indien! Et je ne le pouvais avec lui, qui vivait à cent mètres de moi. Un soir, dans une rubrique nécrologique, j'ai lu son nom...

Elle accorda à l'ami défunt une minute de recueillement, puis en évoqua un autre brusquement parti en Amérique avec une danseuse, un troisième qui, ruiné au baccara, menaçait de se tuer, pour lequel elle avait vendu ses bijoux et qui l'avait lâchée le lendemain.

Ces faits divers, d'une banalité qui, à la lecture du journal, supprime toute émotion, reprenaient leur puissance tragique à passer par la voix de celle qu'ils avaient meurtrie.

Enfin, elle dit son bonheur actuel, toutes ces minutes vouées à la pensée de son amant. Elle rit d'elle-même avec une gaité de pensionnaire :

— « Le croiriez-vous, je n'ose plus promettre une visite, fixer l'heure d'un essayage. C'est ridicule... Je garde toutes mes journées libres afin de pouvoir accourir à son premier appel. C'est difficile, épuisant, mais délicieux. Je songe que le vide de chacune de mes secondes a quelque chance d'être comblé par sa présence. »

Cependant Maud s'indignait : — « Il sait que vous détraquez votre vie pour lui? Et il l'accepte! Il vous accapare sans scrupule. Mais c'est un égoïste, ce Monsieur-là! Je connais ces sortes de natures. Un jour, au moindre caprice, il vous lâchera, sans s'inquiéter de votre peine. Et vous alors, que deviendrez-vous, ma Cécile? »

Réellement émue, elle jeta dans le cou de son amie un baiser impétueux, puis soupira : — « Ah! vous vous préparez un joli avenir, et pour un personnage qui ne vous mérite même pas. » Elle hésita et poursuivit d'une voix incertaine, intimidée de ce qu'elle osait suggérer : « J'en suis à me demander si vous ne feriez pas mieux de prendre les devants... »

Cécile sursauta : — « Encore, comme pour Droze ? »

— « Certes, car demain la situation, à peu de chose près, serait pareille. Vous seriez encore la victime. »

— « Mais vous me poussez toujours à rompre ! »

Cécile avait énoncé cette remarque sans y mettre malice.

Néanmoins Maud, inquiète, crut prudent de se défendre : — « Chérie, si vous aviez une liaison heureuse, je vous jure bien que je n'interviendrais pas. »

— « J'en suis sûre ! Aussi, n'est-ce point là, chérie, ce que j'avais l'intention de dire », se récria Cécile. « Et pourquoi, grands dieux ! interviendriez-vous ? »

Mais Maud, point rassurée encore, eut la maladresse d'insister : — « Si j'ai voulu aller chez Droze... »

— « En effet, c'est vous qui avez voulu... J'en ai été très touchée... et aussi un peu surprise. »

— « Comment cela ? » balbutia Maud rougis-
sante. « Doutez-vous de mon dévouement ? »

D'ailleurs, ne m'aviez-vous pas implicitement priée de faire cette démarche ? »

Cécile secoua la tête : — « Je n'y avais pas songé. » Et naïvement : « Vous savez, moi, quand je veux quelque chose, je le demande. »

Cependant, cette candeur ne délivrait pas Maud de son embarras. Et Cécile, étonnée d'abord de son trouble, se sentait peu à peu gagnée par lui. Aussi reprit-elle : « Encore si vous vous étiez simplement offerte à m'accompagner là-bas. Mais non, vous avez proposé d'y aller seule. Voilà ce qui, je l'avoue, m'a un peu ahurie. »

— « J'ai voulu vous épargner. » expliqua Maud trop vite et d'un air confus.

— « M'épargner ? Je crois qu'avec votre appui je n'aurais guère souffert. J'ai souffert plus à imaginer la scène. »

— « Aussi ai-je moins redouté votre souffrance que votre faiblesse. »

— « Ma faiblesse ? » Cécile levait lentement les paupières sur de grands yeux interrogateurs. Le mot était de trop. A force de se défendre, Maud

venait de troubler l'ingénuité de son amie par le soupçon de quelque danger.

Cécile insita : — « Vous teniez donc tant à ce que tout fût fini entre Droze et moi ? » Jusqu'alors, l'instinct seul avait poussé Madame Majol, vaguement angoissée, à provoquer, par certaines paroles, des réponses qui accroissaient son inquiétude. Mais ce n'était plus sans dessein qu'elle avait énoncé la dernière question.

— « Je tenais », riposta Maud, « à une rupture qui vous était si nécessaire. »

— « Nécessaire... »

Cécile, pensive, revivait sa visite à Maud, ses aveux, les révoltes de la jeune fille qui, maintenant, dans la lumière réfractée que projette le souvenir sur une scène lointaine, lui paraissaient étranges et un peu suspectes.

Elle répéta lentement : « La rupture qui m'était si nécessaire... »

Elle dévisageait Maud. Derrière ses char-geantes prunelles, elle découvrait, peu à peu, les sentiments qui l'avaient animée, lors de sa démarche chez Droze.

Une troisième fois, elle pesa ces mots : — « La rupture qui m'était si nécessaire » et, après une hésitation : « Et qui, n'est-ce pas, vous faisait plaisir ? »

L'accusation avait échappé à ses lèvres avant que son cerveau en eût pris conscience. Son cri lui révéla à elle-même sa pensée.

Dans un sursaut, elle repoussa Maud si rudement, que celle-ci alla s'abattre à l'autre bout du divan. « Comment avez-vous pu ? C'est infâme ! »

Mais Maud protestait : — « Cécile, osez-vous supposer ? Rappelez-vous donc : vous m'imploriez. Vous étiez une pauvre chose pantelante, brisée. Droze vous terrorisait. Vous n'aviez pas le courage de vous libérer. Alors j'ai agi, moi, risquant une fois de plus ma réputation. Qu'importait ? C'était pour vous, pour vous sauver. J'acceptais de me compromettre aux yeux du monde. Tout de même, je n'avais pas prévu qu'aux vôtres je le serais aussi. »

Et la confiante Cécile aussitôt crut... ou voulut croire. Elle était trop heureuse du nouvel amour qu'elle devait à sa rupture avec Droze, pour garder rancune à Maud d'avoir provoqué celle-ci. En

outre, elle tenait à ne point gâter des temps heureux par une brouille avec l'amie que l'incorrigible mécrète voulait pour confidente de sa félicité.

Elle s'excusa : — « Je suis folle, je vous demande pardon. »

Mais Maud se sentit honteuse de la dupes aisément.

Un besoin de franchise l'envahit, elle protesta — « Ce n'est pas à vous à demander pardon. Ce serait à moi, au contraire... Vous aviez raison. J'ai trouvé, je crois, une sorte de plaisir à tout briser entre Droze et vous. N'enviais-je pas votre adresse, moi qui n'avais pu m'éprendre ? Je vous souhaitais pareille à moi, de sens amortis, de cœur dépouillé. Je vous ai toujours enviée peut-être... »

S'écartant un peu pour mieux voir son amie, elle continua : — « Je me souviens d'un bal d'ambassade où je vous rencontrai, l'hiver dernier. Vous aviez passé la journée avec Droze. Vos yeux étaient battus, vos joues un peu creusées. Vous aviez de la pâleur, de la mollesse, un regard mappé-fique et las. On sentait que vous étiez comblée, que vous ne désiriez plus rien. Vous paraissiez très

fatiguée, mais, par instants, vous redressiez la tête. Glorieusement, devant tout le monde, vous portiez sur votre visage la trace de tout l'amour que vous aviez connu. Vous n'étiez pas en beauté, mon amie, et pourtant ce soir-là, je vous ai jalouée, je vous ai presque haïe. »

Elle pencha la tête, épuisée.

Un rais de soleil velouta la blancheur de sa nuque, alluma l'or du chignon qui la chargeait.

Le jour déclinait.

De petits nuages roses voguaient à l'horizon, enroulés sur eux-mêmes comme des queues de saïens. La lumière traversait le store de la loggia, brochant le mur d'en face de l'ombre du filet. Ses rayons s'émiettaient sur le cuivre bosselé d'une cruche, reposaient sur une touffe de dahlias blancs, et trempaient, tels des doigts déliés et vermeils, au cœur de pavots dont le rouge jurait splendidement avec le bleu du ciel. Ces lieux n'étaient plus que clarté et silence. Seules, des guêpes susurraient le long des vitres. Un carreau était ouvert sur le jardin qui éventait une brise chaude et sucrée. Au passage d'abeilles, toutes chargées de pollen, des

— « Vous voyez, Maud, si vous n'avez pas de plaisir, » dit-elle un petit jour comme au milieu d'une fête et au nez effronté : « Partez dans un festival. »

— « Eh bien ! mon petit Luc, allez voir les thèses » commanda Maud méprisamment.

Cela ne l'amusait pas de gager. D'ailleurs elle ne s'amusait pas à Ostende. Elle allait si rarement aux courses, elle allait au dîner, mais qu'il était décent d'y être vue.

Mais elle s'ennuyait.

Fuyant ses compagnons, des flirts comme elle, vite, et qui ne l'égayaient plus, elle vint se réfugier dans la cohue. Et soudain elle eut le dire d'un homme qui cer jusqu'à la digue, jusque dans la mer, et ce que le flot l'emportât à jamais.

A l'entrée du pesage, où les jockeys, par leur envergure que leur conférait leurs bêtes et leurs blablaient de grêles et ridicules insectes, tout à fait et presque sans tronc, elle se trouva face à face avec Vineuil.

— « Vous ici ? »

Sa voix eut un éclat, dont elle-même s'aperçut.

des : il traduisait la satisfaction ou la contrariété. La main ras, l'heure reprenait, pour elle, quelque intérêt. Ayant quitté Bruxelles, surtout afin d'échapper à l'obsédante adoration de Vineuil, elle s'irritait qu'il eût l'audace de la rejoindre. Néanmoins, elle en était flattée. Mais, très naturellement, il expliqua :

— « L'écurie Murren, la mienne par conséquent, court tout à l'heure. Ne vous avais-je pas dit que je m'occupais d'un haras ? »

Il jugea des qualités, des chances des jockeys, en habitué, de celles des chevaux, en homme qui vit dans ces pays d'Orient où leur race est demeurée pure, et qui, souvent, ne dût son salut qu'à l'appréciation exacte de la valeur de sa bête.

Il eut le terme précis, technique, puis, cédant à l'agrément de la digression, conta des légendes arabes où le cheval, esclave tout ensemble et protecteur de son maître, est identifié à un génie, égalé à un Dieu. Il évoqua les « Mille et une Nuits » et leurs courriers aux prodigieuses métamorphoses. Un moment, il fit flotter les âpres et moelles senteurs d'Asie autour de la jeune fille.

Cependant, elle songeait que Vineuil n'était venu pour elle à Ostende, qu'il avait réussi à se détacher de son souvenir. Elle s'en dépitait, coquette, et, pour la première fois depuis six semaines, y trouva plaisir.

— « Cher, votre main, je vous prie. »

Sur la paume de son compagnon, elle appuya son bras nu. Troublé peut-être, il se maîtrisa. Ce fut d'un esprit parfaitement libre, du moins en apparence, qu'il entretint Maud de ce public de courses, dont il savait les dessous.

Elle s'étonna qu'ayant peu séjourné en Belgique, il y connût tant de monde. Mais la foule était cosmopolite, et Vineuil avait rencontré, en Egypte ou aux Indes, la plupart de ceux qu'il saluait et connaissait des détails singuliers, tout épicés d'exotisme. Il en soulignait le pittoresque d'un ton nerveux. Parfois aussi, la poésie des lointains brûlants et parfumés, envahissait sa parole. Maud écoutait avec goût ces anecdotes qui, à l'encouragement des potins habituels, confinés à un cercle restreint, s'étendaient sur la terre entière, et, de par le

développement, empruntaient à l'histoire un peu de son ampleur.

Miracle! Vineuil ne lui parlait pas d'elle, de lui, de l'amour. Elle en était froissée, mais ne s'en nuyait plus. Elle retrouvait à son compagnon un peu de cet attrait qu'elle lui avait reconnu aux premiers jours.

Maintenant, sur la paume moite, le bras nu s'appesantissait involontairement, et tout le corps de la jeune fille avait un abandon léger.

Strident, un coup de cloche annonça la quatrième course.

La foule se rua vers la piste, frôlant Maud et Vineuil de son élan brutal. Il y eut un bruit sec : le manche d'une ombrelle se cassait. Puis une dame eut la cheville tordue. Un cri s'éleva.

La sonnerie grelottait toujours.

Habile à se faufiler, Maud parvint au deuxième rang sans encombre, et, n'ayant pu atteindre le premier, saisit ce prétexte pour grimper sur une chaise. De cette place, elle ne daigna pas contempler la course, son but étant moins de voir que d'être vue.

Ses yeux baissés surprirent la direction de ceux de Vineuil, attachés à elle passionnément. Pourtant l'écurie Murrens, à laquelle, soi-disant, il s'intéressait, entra en lice. Elle le lui fit remarquer.

— « Ah, ça, mon très cher, vous êtes distrait. Votre cheval est là, oui, le troisième derrière le piquet, et vous ne vous en occupez même pas. Sapristi, regardez-le. Vous n'êtes venu que pour cela. »

Tête basse, évitant les prunelles de Maud, il répondit sourdement : — « Vous savez bien que je suis venu pour vous. »

Une joie vaniteuse la secoua si violemment, que sur sa chaise branlante, elle chancela. Quand elle eut retrouvé son aplomb, elle s'aperçut que, seule, une lassitude subsistait en elle. L'intérêt éprouvé pour son compagnon, la griserie légère qu'il sentait avaient disparu. Elle n'avait pas à le conquérir : il lui était toujours soumis. Comme elle s'ennuyait !

Elle se pencha vers un groupe de jeunes gens. Elle flirta avec l'un, puis avec l'autre, sous le nez

de Vineuil qui, désormais, ne parut plus exister pour elle.

Elle semblait avoir, ainsi que des timbres-poste, collectionné tous les types d'une ville de plaisir, depuis ce collégien de Luc menant une vie nocturne dont ses joues de vierge ne gardaient pas de trace, jusqu'à l'oriental fatal et titré, inquiétant à rencontrer dans une salle de jeu, et qu'on imagine dansant au son de la guzla, sous les mimosas en fleurs.

Elle employait envers tous le même manège brutal et sans ingéniosité. Elle avait perdu la fantaisie qui, naguère, la distinguait des vulgaires coquettes. Elle s'amusait, c'était visible, avec colère et sans plaisir. Vineuil devinait que la comédie était donnée uniquement parce qu'il en était le spectateur. Aussi, les favoris du moment ne lui causaient-ils nul souci. Néanmoins, il était angoissé. Il se sentait sous une menace obscure, devant un péril confus, où l'irritation nerveuse de Maud, allait invinciblement, l'un et l'autre, les jeter.

Il joignit la jeune fille sur l'escalier d'une tourrelle, où elle s'était fait baiser les bras par un quel-

conque jeune homme, au vu et su de tous ceux qui avaient mis le nez en l'air.

— « Vous voyez, remarqua-t-elle agressive, qu'on ne s'ennuie pas trop ici. »

— « Ou du moins, riposta-t-il, qu'on n'en veut pas avoir l'air. »

Mais Luc accourait, avec une expression désolée sur sa face faussement virginale : « — Maud, Maud, catastrophe ! le tuyau était crevé. Jonquille n'est pas même placé. »

— « J'y suis de combien ? » interrogea Maud paisible.

— « De... Mais de tout. Vous m'aviez dit de jouer le tout. Je suis dans un état ! »

— « Remettez-vous » conseilla-t-elle... Puis d'un accent soulagé : — « J'ai perdu. Ouf ! Je puis partir. »

Vineuil s'étonna : « Vous jouez pour perdre ? Singulier plaisir ! »

Elle rectifia : — « Plaisir, non, mais obligation. Qu'on m'offre de l'argent, soit j'admets ! Je n'en suis pas encore à admettre qu'il me rapporte. »

Vineuil recula, rouge, chancelant, comme si une

gifle eût attiré à ses joues le sang humilié qui y montait.

— « Si j'ai bien compris, ce sont ces Messieurs qui misent pour vous. »

Elle sourit et, du ton le plus naturel : « Dame, je pense bien ! »

— « Oh, Maud, Maud ! » Un sanglot indigné tremblait dans sa voix.

Elle daigna se justifier : — « Ne vous en faites pas ! J'accepte la galette, mais, tout de même, je ne suis pas encore à vendre. Ma raison est sentimentale, au contraire. Que voulez-vous, les balbutiements, les déclarations, les yeux noyés, les mains frémissantes, tout cela, mon cher, c'est du chiqué, je connais par cœur, j'en ai par dessus la tête. »

Il se révolta : « Croyez-vous que tous les regards, tous les mots de tendresse mentent ? »

— « Tous, non. La plupart. Et comme j'en reçois beaucoup, je n'ai pas le temps de trier. Mais j'ai un moyen de savoir combien on me prise, un moyen concret, et précis, et sincère. Je permets à mes admirateurs d'aventurer de l'argent pour moi,

et quand ils risqueront la toute somme, ma loi, mes flattees ! »

Elle vit, sur les traits de Vineuil, un émoi mêlé de dégoût. Pour le montrer davantage, elle insista : « Parfois, j'ai rêvé d'être grand. Songez ce que je ferais ? J'exigerais de mes amants des toilettes les plus luxueuses, les bijoux les plus précieux, quand même je n'en aurais aucune idée, quand même je ne saurais qu'en faire, quand même je les jetterais au panier. »

— « Taisez-vous ! » ordonna impérieusement Vineuil.

Mais elle poursuivit, amère : « Songez à ma beauté, mes caresses valent X milliers de francs. Être estimée au taux d'une limousine ou d'un collier de perles, voilà qui n'est pas, mon cher, à dédaigner. »

— « Taisez-vous ! » répéta Vineuil, plus vaivement encore.

Souvent, une parole, une attitude de Maud l'avaient contraint à entrevoir, sous l'enveloppe délicate, la nature de fille qui, par instant, avait toute coquette. Néanmoins, l'éclat présent le se-

parait. Dans l'espoir de le justifier, il recourut à l'imagination.

— « Maud, murmura-t-il, pour en arriver à penser ainsi, avez-vous tant souffert, vous êtes-vous sentie, pauvre petite, si cruellement trompée ? »

Elle n'eût pu que répondre : « C'est moi qui me suis trompée, qui n'ai su trouver en moi nulle tendresse. »

Elle feignit de n'avoir pas entendu, et continua :

« Evidemment, dans ma situation, je n'ai ce plaisir d'argent qu'en miniature. Et puis je n'en accepte pas les bénéfices. Je joue jusqu'à ce que j'aie perdu. Me voilà rassasiée, Adieu ! »

Vineuil l'écoutait, plus triste qu'indigné.

— « Petite Maud, murmura-t-il, permettez-moi de vous demander... »

— « Quoi encore ? » Avec son visage crispé à l'ombre de l'immense chapeau, elle avait l'air d'un cruel petit oiseau de nuit et de proie. « Quoi encore ? N'êtes-vous pas suffisamment renseigné ? Une heure, vous avez assisté à ma comédie sans y croire. Vous savez que je suis lasse de ces

Une vapeur grise, d'abord diaphane, épaisse maintenant, montait à l'assaut du zénith radieux. Maud allait, face à la tempête, sans souci de son manteau dont le tissu s'envolait derrière elle, à grands remous d'étoffe froissée, sans souci de ses cheveux dont les longues mèches lui fustigeaient les joues. Un peu d'écume s'écrasa au coin de sa bouche. De la pointe de la langue, elle en cueillit la bave amère. Le vent la fouettait au visage. Elle hâta le pas, pour sentir plus violemment la ruée de l'air.

Elle allait, dans l'ouragan, tête haute, corps tendu, s'offrant toute à ce mouvement furieux. Il lui semblait que le courant orageux lavait sa peau des impuretés qui s'y étaient attachées, regard troubles, souffles chauds dont elle avait été frolée, baisers furtifs, frissons d'épiderme, auxquels jamais n'avait répondu dans sa chair, la vibration profonde, le vrai désir.

La bourrasque dressait une barrière presque tangible entre elle et ses flirts, sagement demeurés dans l'enceinte des courses. Elle se souvint d'eux avec mépris. Elle se trouvait heureuse d'en être

séparée. Dans le monde, elle souhaitait se voir entourée. Mais ici, devant cet océan furieux, l'isolement, qui l'eût humiliée ailleurs, l'enorgueillissait. Elle allait, ivre de n'apercevoir, aussi loin que ses regards s'étendissent, aucun être humain le long de cette côte que brodait, avec un bruit de tonnerre, l'écume bondissante des eaux.

Pleine d'une emphase puérile, elle se répétait :
« Il y a la mer et moi. »

Il lui semblait que le flot se soulevait vers elle, se donnait à elle, se ruait en elle, de toute son immense énergie.

Et sa chair en était meurtrie et comblée.
Elle allait !

Elle s'imaginait courir vers un amour dont la violence lui donnerait la mort.

Au pied des dunes, un promeneur apparut.

Il marchait d'un pas large et régulier. Il n'éprouvait pas de timidité, d'hésitation devant l'ouragan, ni ce délire qui soulevait Maud.

Calme, il traversait la tempête sans dévier de sa route, se hâter ou s'arrêter.

Il approchait. Sa taille était haute, sa carrure

large, ses traits grands et nets, éclairés par des prunelles très dures. Ses dents brillaient d'un éclat brutal. Son menton avançait.

Il avait cette beauté virile, spéciale à certains hommes d'action.

Maud et lui se croisèrent.

Elle continua sa route distraitement, ne se grisant plus de la fougue du flot.

Elle tourna la tête. Il revenait sur ses pas.

Elle rebroussa chemin, soudain très allègre. Elle glissa si près de l'inconnu que, soulevés par le vent, les plis de sa robe le frôlèrent. Il dut respirer son parfum.

Au bout d'un moment, elle le chercha des yeux. Il avait disparu.

Dans l'espoir de le rencontrer à nouveau, elle fit et refit le même trajet, erra le long de la côte, indéfiniment, malgré les embruns, malgré la bourrasque, le froid et la fatigue de ses membres rompus.

Il ne l'avait pas regardée !

II.

A l'entrée du salon de jeu du kursaal, — pudiquement intitulé « cercle privé », — Maud tenait quelques jeunes gens arrêtés autour d'elle.

— « Belle amie, votre bonté me permettra-t-elle d'introduire auprès de vous, un ami à moi, très cher, qui se meurt du brûlant désir de vous connaître » implora le noble oriental, d'une voix où roucoulaient toutes les colombes des poèmes imagés de sa patrie.

— « Qui donc ? » Maud tourna vivement la tête. Puis d'un accent déçu : « Ah, ce petit-là ? » et la voix lasse, elle concéda : « Enfin, amenez-le, puisque vous y tenez. »

Elle engagea avec le personnage une conversation terne ; au cours de celle-ci, elle demanda machinalement : « Vous n'êtes pas marié ? »

Prétentieux, il répliqua : « Oh non, je me plaindrais. »

Elle le toisa : « Réservez donc votre pitié pour celle que vous auriez pu épouser ! »

Le groupe eut un recul surpris : habituellement Maud se montrait aimable envers les nouveaux venus, se réservant, pour l'instant où ils étaient conquis, le plaisir de leur allonger un coup d'ongle. Mais ce soir, elle était différente d'elle-même.

Lointaine, insoucieuse de plaire, elle n'intervenait dans la conversation que par des remarques rares et agressives.

Elle avait, dans le geste et le regard, ce frémissement, cette nervosité qui, jadis, animaient Vireuil à l'heure où il attendait la jeune fille. Qui, à son tour, attendait-elle ? Un de ses camarades osa, sous une forme blagueuse, le lui demander. Collère, elle répondit :

— « Vous, fichez-moi la paix ! » Puis, se dominant : « Inutile de veiller pour rester là, devant cette porte, comme des bûches. Du nerf, les amis, jouons ! J'ai envie de m'amuser ! » Et, sur ces derniers mots, sa voix se désola.

Ils entrèrent dans la salle que le regard de Maud interrogea, anxieux.

C'était une des grandes soirées de la saison. La lumière épandue jouait sur la richesse et la beauté des femmes, mi-nues et chargées de pierreries.

La rumeur des voix était légère, en dépit de l'affluence, et, constamment, dominée par l'invitation monotone du croupier : « Faites vos jeux, Messieurs, les jeux sont faits. Rien ne va plus... » Puis la bille raclait la roulette avec un bruit agité, strident, que son analogie avec le grincement de la douloureuse petite meule du dentiste, rendait presque cruel.

Maud fut bousculée. Ses compagnons protestèrent, mais elle-même ne parut pas s'être aperçue du choc, insensible à tout ce qui n'était pas la mystérieuse présence dont son être entier paraissait en quête. Dans sa marche fiévreuse, elle heurta une jeune femme qui, debout au coin d'une table, l'œil sombre, la lèvre tirée, croisait derrière elle ses beaux bras, lourds de bijoux. Un avorton au poil noir, joaillier derrière sa vitrine, dans l'arrière-boutique, usurier, chuchotait, penché sur son épaule.

Le long des doigts discrètement mêlés, quelque chose de brillant glissa, puis disparut.

L'instant d'après, la jeune femme cria « banco », en relevant les cartes d'une main brimissante où manquait une bague.

Maud entrevit cette scène, sans s'y intéresser, et hypnotisée, continua sa marche vers la table de fond.

Des femmes s'y pressaient plus nombreuses que les hommes. Autour de leurs épaules flottaient des odeurs d'essences compliquées, de crèmes, de fards, auxquelles nul parfum de chair n'était mêlé. Les joueurs ne s'inquiétaient, au reste, pas de ces créatures. Peut-être, tantôt, paieraient-ils splendor la nuit de l'une d'elles, avec l'argent fourni par le baccara. Mais, actuellement, elles n'existaient pas pour eux et ne cherchaient point à les troubler. Tous pontaient, gravement, passionnément, sans ombre de préoccupation galante, n'ayant qu'un désir : celui, très âpre, de gagner.

Maud avec lassitude promena sur les groupes un regard prêt à être déçu. Elle porta la main à son front, saisie d'un léger vertige : l'étranger croisé sur la digue était là.

Vêtu avec cette correction qui banalise les hon-

mes, il ne différait des autres joueurs que par son absolue sérénité. Tous affectaient le calme. Seul, le sien était naturel et véritable.

Il tenait la banque contre une dame menue, jaunie, momifiée, et dont la vie paraissait réfugiée dans les mains, des mains fluettes et promptes, créées, semblait-il, pour laisser incessamment s'écouler l'or.

Celles de l'inconnu, au contraire, étaient grandes, très belles, bien que fortes. Maud songea à ce héros d'un roman d'aventure qui ployait sous son pouce des pièces de cent sous.

L'homme hasarda une forte somme, gagna, perdit, gagna encore, sans qu'un frémissement eût traversé ses doigts, ni un trouble l'eau claire de ses yeux. Il demeurerait impassible, sûr ce soir de n'être pas ruiné par le jeu, comme il l'était, cet après-midi, de n'être pas broyé par la tempête.

Il était le maître du destin, le souverain de son propre sort, qu'il se colletât avec le hasard sournois ou les éléments furieux. Et il était visible que l'amour lui-même ne l'asservirait pas.

s'encombraient volontiers de réminiscences littéraires.

Cependant les autres, très animés, criaient :
« Maud, pour nous inspirer, Maud, pour nous
mettre en train, Maud un petit acompte, Maud
vous permettez ! »

Un même mouvement les porta tous vers la jeune
fille. Pressée entre les habits noirs, sa forme jaillit,
saisit, lumineuse et pleine.

L'inconnu ne cilla pas.

Maud le dévisagea, surprise et presque offensée.
elle qui, toujours, avait suscité le désir. Pour la
première fois, elle vit nettement ses traits. Il était
moins beau qu'elle n'avait cru d'abord, mais, elle
s'en aperçut soudain, les lignes dont étaient formés
ce nez, ces tempes, cette bouche, elle les avait, de
toute sa chair, et depuis son enfance, attendues.

Ne la regarderait-il jamais, le méchant homme !
Intérieurement, elle l'injurait avec des mots
naïfs de petite fille. Elle sentit les pleurs monter à
ses yeux. Craignant les remarques de son entou-
rage, elle se força à rire d'un propos quelconque
à en rire beaucoup, à rire aux larmes.
— « Maud, dit avec une douceur inattendue

dans la voix le collégien de Luc, un peu inquiet
d'elle, Maud, ne soyez pas si gaie, vous vous
amuseriez mieux. »

Elle balbutia : « Je suis un peu grise, j'ai besoin
d'air. Excusez-moi. »

Elle se rendit à la table de baccara qu'avait
regagnée l'inconnu. Jusqu'alors, elle n'avait jamais
été enivrée par le jeu, curieuse d'autres émotions et
d'autres victoires. Ce soir, elle risquerait la grosse
partie. L'inconnu la remarquerait, si elle aventurait
une mise formidable. Elle eût commis les pires
folies, elle se fût ruinée, pour que cet homme arrê-
tât sur elle, une seconde, son attention.

Sous ses yeux distraits, le bras de la jeune fille
se tendit, blanc et long, se détachant dans la pureté
de son éclat et de sa forme, sur le fond vert du
tapis.

Il n'y posa pas le regard.

Mais un jeune homme, qui s'entretenait avec
lui, salua Maud, et, poliment, présenta l'étranger
qui dit quelques mots.

La jeune fille n'entendit pas si ses paroles étaient
aimables, si son accent était prenant. Elle crut

s'écroulait volontiers de réminiscences lointaines.

Cependant les autres, très amusés, dirent : « Maud, pour nous inspirer, Maud, pour se mettre en train, Maud un petit exemple, Maud vous permettrez ! »

Un même mouvement les porta tous vers la jeune fille. Pressée entre les habits noirs, sa bouche était lumineuse et pleine.

L'inconnu ne cilla pas.

Maud le dévisagea, surprise et presque éblouie, elle qui, toujours, avait suscité le désir. Pour la première fois, elle vit nettement ses traits. Il n'était pas moins beau qu'elle n'avait cru d'abord, mais elle s'en aperçut soudain, les lignes dont étaient formés son nez, ces tempes, cette bouche, elle les avait connus toute sa chair, et depuis son enfance, attendus.

Ne la regarderait-il jamais, le méchant homme ! Intérieurement, elle l'injuriait avec des mots naïfs de petite fille. Elle sentit les larmes monter à ses yeux. Craignant les remarques de son entourage, elle se força à rire d'un propos quelconque.

— « Maud, dit avec une douceur inattendue

dans la voix le collégien de Luc, un peu inquiet d'elle, Maud, ne soyez pas si gaie, vous vous amusez mieux. »

Elle balbutia : « Je suis un peu grise, j'ai besoin d'air. Excusez-moi. »

Elle se rendit à la table de baccara qu'avait gagnée l'inconnu. Jusqu'alors, elle n'avait jamais de envie par le jeu, curieuse d'autres émotions et d'autres victoires. Ce soir, elle risquerait la grosse partie. L'inconnu la remarquerait, si elle aventurait une mise formidable. Elle eût commis les pires bêtises, elle se fût ruinée, pour que cet homme arrêtât sur elle, une seconde, son attention.

Sous ses yeux distraits, le bras de la jeune fille se tendit, blanc et long, se détachant dans la pureté de son éclat et de sa forme, sur le fond vert du tapis.

Il n'y posa pas le regard.

Mais un jeune homme, qui s'entretenait avec elle, salua Maud, et, poliment, présenta l'étranger qui dit quelques mots.

La jeune fille n'entendit pas si ses paroles étaient aimables, si son accent était prenant. Elle crut

pas trop insolente, un homme et un homme
chant l'un près de l'autre.

Ces couples idéalisés semblaient en ce qui
que promenade élyséenne.

Mais Vineuil ne regardait que Maud Maud
et celui avec qui elle causait. Après s'être un
dévotement accrochée à lui dans la salle de sa
l'avait présenté à ses compagnons. L'un d'eux
rapporté son nom à Vineuil. Mais ce dernier
s'en souvenait plus : Pour lui, il était « l'homme »
sans autre désignation, avec sa nichette unie
de résister à tous les « directs », sa beauté brève
agressive, presque désagréable. Pour Maud en
il était « l'homme », l'être primitif, négligé et
brutal. Et c'était par là qu'il l'avait captivé.

Vineuil se rappela l'attitude de la jeune fille
devant cette dernière semaine. Elle avait, se
nouveau venu, essayé ces coquetteries dont le
même avait, par la douleur, appris chaque matin
chaque subtilité. L'autre ne s'en était pas en
Alors, affolée, elle s'était jetée sur ses pas, les
hagard et la chair défaillante. Elle avait en la
dresse de le suivre. Ce soir, enfin, elle avait

à l'accaparer. Elle se penchait vers lui, dont
Vineuil ne voyait que le menton massif, éclairé par
la flamme rose du briquet auquel il allumait son
cigare.

Maud, les coudes posés sur la rampe, jouait
machalamment avec ses bagues. Et ses mains
étrochées mettaient, dans la nuit, une blancheur.

Son corps s'inclinait vers celui de son compagnon
et, par moments, le frôlait. A travers la robe de
soie, l'homme devait en sentir la douce chaleur.

Vineuil reconnut la toilette portée par Maud
cinq mois auparavant, chez les Majol, quand, pour
la première fois, il l'avait vue. Il se rappela
l'éblouissement éprouvé devant les formes jaillies
blanches et roses de la sombre étoffe, si exactement
collée au corps, que celui-ci paraissait presque nu.

Ce soir, Maud s'était vêtue de même, non plus
pour tous, mais pour un seul, vers qui elle ployait,
à qui elle s'offrait... et qui ne s'en apercevait pas.

Vineuil se souvint de l'extase qui l'avait acca-
blé devant la jeune fille, l'empêchant de la conqué-
rir ou même de l'implorer.

« Imbécile, imbécile! » grondait-il. La nuit savait s'il parlait de l'autre ou de lui.

Il ne pouvait plus supporter l'aspect de Maud le maintenant depuis des mois. Il pensait à catastrophe à sa perpétuelle incertitude. Il ne souhaitait que l'attrait de cette femme sur l'homme dans le vertige, qu'il l'étouffât, le brassât, sous son regard à lui, Vernal, qu'un d'horreur eût fui, les poings dans les yeux pour écraser cette vision et tuer l'image de Maud.

Mais l'étranger demeurait paisible. Le rouge de son cigare s'avivait régulièrement. Il fumait avec placidité. Nul frisson ne secouait sa massive silhouette. Pourtant Maud, à chaque parole, devait lui échauffer la joue de son souffle. Son épaule était à portée des fortes lèvres.

Un rayon de lune la toucha, en fit un morceau d'albâtre.

C'était une nuit romantique.

La brise passait, tiède et marine, apportant des senteurs, ou, du moins, les rêves des plus lointains pays, et faisant songer à toutes les amours.

La mer s'étendait, légèrement écumeuse.

un princier manteau de velours noir, paré d'hermine.

Les lampes des cafés et les réverbères tendaient le long de la côte un cordon lumineux, qui rendait plus sensible la majesté du large obscur.

Des bruits ténus s'échappaient des salles de jeu où tintaient les jetons, des restaurants où cliquetaient la vaisselle, des vérandas où quelque convive chantonnait.

Et cette frange de sons, grêles et divers, venait mourir comme une écume contre la clameur uniforme des vagues.

Sur la digue, des couples allaient et venaient.

A son pied, c'était le mouvement du flot que sa monotonie faisait aussi grand que l'immobilité.

Maud se taisait. Les mots provocants dont elle usait d'ordinaire lui répugnaient ce soir, et elle n'osait dire ceux qui enchantaient son esprit. Elle craignait d'ennuyer, de sembler ridicule. Elle se rappelait des vers, lus jadis, sur l'amour, les eaux, la lune.

« Tout cela, se disait-elle avec ironie, c'est à la mode d'il y a vingt ans. »

la lune, par cette matière qui se gonflait, comme sous les rayons blancs.

Elle murmura le petit nom familier qu'elle avait inventé pour son compagnon. Elle voulait de tout mot, un geste, un regard, rien qu'un battement de paupières. Mais il fallait, qu'une seconde de son il s'occupât d'elle.

Elle attendit...

Elle avait connu bien des baisers déjà. Elle n'avait jamais frémi.

S'il eût, seulement, fait glisser le long de sa joue l'anneau d'ivoire qu'elle y portait, elle fut tombée foudroyée par la volupté.

Il ne bougea pas, ne répondit pas au doux tendre dont elle avait usé. Il blâmait ces manières.

Homme pratique, il désapprouvait les danses sans utilité. Il avait un nom. Que ne s'en servait-elle !

L'éclairage sur la côte se faisait plus avec le jour que, dans l'onde, se multipliait le phénomène lumineux.

Frappant d'un reflet bleuâtre la crête écumante des lames, les lueurs, nées au sein de l'onde, se

replongeaient, pour mourir. C'était un orage prestigieux, baigné de silence, sous un ciel serein.

Des milliers d'insectes, moustiques, mouches, papillons, dansaient au sein des airs, et volaient, accouplés, vers le flot. Là-haut, les étoiles palpaient, lentes et douces. Elles semblaient, séparées l'une de l'autre, s'adresser de lumineux appels.

Les terrasses des cafés et des bars se vidaient. Les hôtels étaient combles. Après l'ivresse d'une journée de courses, d'une soirée de baccara et de tango, sur ces hommes et ces femmes, se frôlant dans un demi-sommeil, par cette nuit chaude planait un émoi sensuel. Beaucoup, mal résignés à l'auberge louche et bondée, descendaient sur la plage. Des ombres la sillonnaient, deux à deux, et souvent enlacées.

— « L'amour ! » soupira Maud, le doigt tendu vers l'horizon voluptueux. Elle souhaitait que son ami l'emportât, chose frêle à sa merci, dans ses bras robustes où elle se serait fondue, et qu'il lui prit les lèvres, sur le sable tiède, au bord des eaux phosphorescentes, là-bas, où sous la scintillation

immuable des étoiles et le vol des éphémères, les couples allaient s'aimer.

Il la regardait, surpris, ne soupçonnant pas ce rêve. Il était habitué aux filles qui cédant à un caprice, n'avaient pas de songeries, lui procurant un simple et rapide plaisir, et dont il vivait en complaisances par ses gains de courses de chevaux.

Précisément, il se remémorait celle qu'il venait offrir la veille, une créature si vigoureuse qu'il l'avait, lui dont le corps était lourd, porté sur un lit, comme un gosse.

Elle lui avait coûté cher ; mais il ne regretta pas cette dépense, car il prisait la force. Il se reprocha de n'avoir pas noté son adresse.

Dépité de son oubli, il laissa peser sur Maud un regard contrarié. Il s'ennuyait près d'elle. Que lui voulait cette petite ? Pourquoi se compromettait-elle à lui ? Qu'elle l'aimât, il s'en doutait à peine et ne s'en souciait guère. Il n'imaginait de sentiments désintéressés que dans le mariage. Maud n'était ni à vendre ni à épouser. Alors ? quel était son but ? Il avait rencontré des matrones, des se-

ties filles et des grues, mais jamais de femmes de cette sorte. Et il ne comprenait rien à celle-ci.

— « Allons boire ! » proposait-il. C'était sa manière de résoudre les difficultés. Maud tressaillit. L'amour, le clair de lune, les beaux vers, toutes les harmonies refluèrent ensemble à son cœur crevé. Sa gorge retint à peine un sanglot.

Déjà, sur le marbre d'un café abattant son poing solide, l'homme commandait des cocktails.

Il ne tourna pas la tête, s'inquiétant peu d'être suivi.

Ne sachant si elle allait le rejoindre ou se sauver, Maud avançait d'un pas titubant qui, par hasard, dans un coin d'ombre, lui fit heurter Vineuil.

Elle lui serra la main : « Mon pauvre, pauvre ami..... »

Et Vineuil sentit que, pour la première fois, depuis ces longs mois de supplice, Maud, à travers son martyre à elle, venait d'avoir pitié de lui.

immuable des étoiles et le vol des éphémères, les couples allaient s'aimer.

Il la regardait, surpris, ne soupçonnant pas son rêve. Il était habitué aux filles qui cédaient à son caprice, n'avaient pas de songeries, lui procuraient un simple et rapide plaisir, et dont il soldait les complaisances par ses gains de courses ou de jeu.

Précisément, il se remémorait celle qu'il s'était offerte la veille, une créature si vigoureuse qu'elle l'avait, lui dont le corps était lourd, porté sur son lit, comme un gosse.

Elle lui avait coûté cher ; mais il ne regretta pas cette dépense, car il prisait la force. Il se reprocha de n'avoir pas noté son adresse.

Dépité de son oubli, il laissa peser sur Maud un regard contrarié. Il s'ennuyait près d'elle. Que lui voulait cette petite ? Pourquoi se cramponnait-elle à lui ? Qu'elle l'aimât, il s'en doutait à peine et ne s'en souciait guère. Il n'imaginait de sentiments désintéressés que dans le mariage : Maud n'était ni à vendre ni à épouser. Alors ? quel était son but ? Il avait rencontré des matrones, des ve-

tes filles et des grues, mais jamais de femmes de cette sorte. Et il ne comprenait rien à celle-ci.

— « Allons boire ! » proposait-il. C'était sa manière de résoudre les difficultés. Maud tressaillit. L'amour, le clair de lune, les beaux vers, toutes les harmonies refluèrent ensemble à son cœur crevé. Sa gorge retint à peine un sanglot.

Déjà, sur le marbre d'un café abattant son poing solide, l'homme commandait des cocktails.

Il ne tourna pas la tête, s'inquiétant peu d'être suivi.

Ne sachant si elle allait le joindre ou se sauver, Maud avançait d'un pas titubant qui, par hasard, dans un coin d'ombre, lui fit heurter Vineuil.

Elle lui serra la main : « Mon pauvre, pauvre ami..... »

Et Vineuil sentit que, pour la première fois, depuis ces longs mois de supplice, Maud, à travers son martyre à elle, venait d'avoir pitié de lui.

IV.

Maud et Vineuil marchaient lentement sur la digue déserte.

Le ciel était gris. La mer se soulevait par lourds paquets jaunâtres. Le vent suspendait la pluie.

Les fenêtres des villas étaient aveuglées par des planches. Les grands hôtels fermaient. Les domestiques nettoyaient hâtivement. Sous les porches, parmi des tourbillons de poussière, s'envolaient des cartons, des billets multicolores.

Maud et Vineuil grelotaient, mais ne s'obstinaient pas moins dans leur promenade, ne sachant que faire. Lui avait le teint fatigué bien que bruni, la démarche lasse. Son dos se voûtait un peu sous le plaid. Elle était pâle, sans sourire à ses lèvres naguère entr'ouvertes sur des dents éclatantes, sans reflet dans ses yeux où jadis, il n'y avait pas de flamme, mais qui brillaient d'un tel éclat.

LA NOUVELLE CAMILLE

211

La flamme y avait brûlé quelques jours, et les laissait consumés.

De sa joyeuse splendeur d'autrefois, Maud ne gardait que l'or de ses cheveux, luisant au bord d'un petit chapeau de tissu noir et vernis. Elle portait un imperméable de même étoffe. Ce vêtement martial lui donnait, par contraste, un air délicat et charmant.

— « Vous saviez, dit-elle après un silence, vous saviez qu'il était parti ? »

Vineuil inclina la tête. Jusqu'alors il s'était borné à des paroles indifférentes : « Ce vent est froid. Le temps est triste. Il va pleuvoir. »

Cependant, il savait : Il était parti.

Deux semaines, Maud avait rôdé autour de lui, l'avait obsédé de sa présence, importuné de ses attentions, avait quêté un de ses regards, était parvenue, par surprise, à s'emparer d'une de ses heures, de loin en loin..... et s'était leurrée comme elle avait pu.

Hier, il était parti, sans lui dire adieu, sans songer même à l'avertir. Elle était restée parce qu'as-

IV.

Maud et Vineuil marchaient lentement sur le digue déserte.

Le ciel était gris. La mer se soulevait par lots de paquets jaunâtres. Le vent suspendait la pluie.

Les fenêtres des villas étaient aveuglées par des planches. Les grands hôtels fermaient. Les domestiques nettoyaient hâtivement. Sous les papiers, parmi des tourbillons de poussière, s'envolaient des cartons, des billets multicolores.

Maud et Vineuil grelotaient, mais se débattaient pas moins dans leur promenade, sachant que faire. Lui avait le teint fatigué, les yeux que bruni, la démarche lasse. Son dos se voûtait un peu sous le plaid. Elle était pâle, sans sourire, ses lèvres naguère entr'ouvertes sur des dents éclatantes, sans reflet dans ses yeux où jadis il avait pas de flamme, mais qui brillaient d'un éclat.

La flamme y avait brûlé quelques jours, et les meubles consumés.

De sa joyeuse splendeur d'autrefois, Maud ne restait que l'or de ses cheveux, luisant au bord d'un petit chapeau de tissu noir et vernis. Elle portait un imperméable de même étoffe. Ce vêtement martial lui donnait, par contraste, un air délicat et charmant.

— « Vous saviez, dit-elle après un silence, vous saviez qu'il était parti ? »

Vineuil inclina la tête. Jusqu'alors il s'était borné à des paroles indifférentes : « Ce vent est froid. Le temps est triste. Il va pleuvoir. »

Cependant, il savait : Il était parti.

Deux semaines, Maud avait rôdé autour de lui, l'avait obsédé de sa présence, importuné de ses attentions, avait quêté un de ses regards, était parvenue, par surprise, à s'emparer d'une de ses heures, de loin en loin..... et s'était leurrée comme elle avait pu.

Hier, il était parti, sans lui dire adieu, sans songer même à l'avertir. Elle était restée parce qu'as-

rammée sous le coup elle ne pouvait bouger. Vineuil restait parce qu'elle demeurait.

La voix empreinte de cette douceur, de cette prudente sollicitude avec lesquelles des coups touchent une plaie, il demanda :

— « Vous souffrez ? »

— « Oh oui ! »

— « Vous l'aimiez ? »

Il articula péniblement ces mots. Elle pencha la tête. A nouveau, ils se turent. La mer et le vent faisaient un bruit de sanglot.

Il osa insister : « Maud, méritait-il pareil désespoir ? Je ne l'ai vu que deux ou trois fois. Je l'ai entendu parler un instant à peine. Cependant, il me semble.... »

Elle leva la main pour l'interrompre :

— « Je sais ce que vous allez me dire. Ce n'était nullement un être supérieur. Il était moins intelligent que la plupart. Il n'était même pas méfiant du tout. Il n'avait pas de délicatesse, pas de cœur. Il n'a rien compris au mien. Il était bon voilà tout. Et encore ! Bien d'autres le sont davantage. Vous voyez, je ne m'abuse pas. Ça est

l'amour aveugle. Quelle erreur ! On voit les défauts de celui qu'on chérit. On les voit mieux que quiconque parce qu'on lui voudrait toutes les qualités. Le contraste entre ce qui est et ce qu'on rêve saute fortement aux yeux. Et après ? On souffre, on n'en aime pas moins ! Tenez, vous Vineuil, vous m'avez aimée.... »

Il tressaillit, voulu protester. Elle poursuivit :

— « Vous n'avez jamais osé me le dire. C'est moi qui, aujourd'hui, pour la première fois, énonce votre secret. Mais ne craignez rien. Le temps n'est plus où je vous aurais raillé. J'étais bien imparfaite, et vous le saviez. — Votre défiance le prouve. — Cela vous a-t-il empêché de m'aimer ? »

— « Vous avez raison, Maud, cela n'empêche rien. L'amour n'est pas une récompense qu'on donne, c'est un besoin qu'on a. J'ai simplement voulu dire que.... que ce Monsieur.... Que vous pourriez un jour éprouver pour un autre. »

Elle tourna vers lui un regard triste : « Détrompez-vous, mon ami. J'ai perdu bien plus que vous n'imaginez. Perdre l'homme qu'on a aimé, ce n'est peut-être pas une catastrophe irréparable, même si

cet homme est de grande valeur. Celui-ci et ce chagrin rencontrèrent par la suite un autre homme avec qui elles oublièrent le premier. C'est qu'il est dans leur nature d'aimer. »

Elle prit un accent d'ironie. « Les gens qui ont un bel appétit se satisfont de toutes les nourritures. Il en est de même, sans doute, en question de tendresse : les personnes très aimantes donnent de leur affection. Mais moi ! Moi qui, pendant ces années, ai cherché, poursuivi l'amour. Il me semblait, parfois, que je menais une chasse. Il en fut le gibier. Je le forçais comme une bête méchante. Enfin, je l'ai capturé ! Pareille chance ne se rencontre pas deux fois. »

— « Maud, comment pouvez-vous parler ainsi ? Tous, nous avons connu des déceptions. Est-ce un motif pour que lâchement... »

Tout en prononçant ces pauvres choses banales il eût voulu lui serrer les mains pour, dans cette étreinte, lui passer du courage, bien que lui-même en possédât peu.

Mais, depuis qu'elle se confessait, il éprouvait

devant elle une sorte de respect pudique, et craignant de la toucher, comme si elle eut été nue.

Elle secoua la tête : « Vous me comprenez mal. Je ne suis pas sans énergie. Il est vrai que, pour me comprendre, il faudrait savoir comment j'ai aimé cet homme. »

Elle hésitait devant l'aveu difficile. Ses yeux erraient le long des flots qui, grondants, sautaient l'un sur l'autre, comme des chiens sauvages, et se mouraient parmi des torrents de bave.

Elle reprit : « Imaginez notre première rencontre : C'était par un jour comme celui-ci. Il faisait gris. Une tempête se préparait. Seulement c'était encore une tempête d'été. On sentait que le beau temps reviendrait. La digue était déserte comme aujourd'hui. Je ne sais pourquoi je vous donne ces détails. Ils sont sans importance. Mais cette journée m'est demeurée si fortement dans le cœur ! J'aime tant en parler ! Alors, vous comprenez, je vous dis tout cela afin d'en pouvoir parler plus longtemps. Excusez-moi... Je marchais dans le vent, très vite. Je l'ai croisé. S'il s'était retourné, comme vous eussiez fait, comme eût fait

tout autre, je me serais montrée coquette, je l'aurais fait enrager, et puis... je n'y aurais plus pensé. Mais il ne m'a pas regardée, ni alors, ni par la suite. Ah, il était fort ! »

Avec tristesse, mais sans reproche, Vineuil dit :

— « Je vous ai devinée dès le premier jour. J'ai souhaité ne pas faire attention à vous. Hélas, était-ce possible ? »

Il l'avait enveloppée d'un regard qui disait son admiration. Elle n'en fut même pas flattée. Elle était, pour un temps du moins, devenue insensible aux hommages.

Confuse, mais articulant nettement chaque syllabe de l'humiliant secret, elle expliqua : « J'ai aimé cet homme parce que, lui ne m'aimait pas. Si j'avais le malheur d'aimer à nouveau... »

Vineuil protesta. Elle appuya : « J'ai dit juste « le malheur » car sans doute m'éprendrais-je encore de quelqu'un dont je ne serais pas aimée. »

— « Quelle folie ! »

Elle secoua la tête : « Non pas. J'ai été adorée par des hommes cent fois supérieurs à celui-là ; je les écoutais. Ils m'avaient plu d'abord. Dès

qu'ils étaient conquis, ils me semblaient ennuyeux, ou pis, ridicules. »

Elle ne songea pas à la souffrance que ses paroles infligeaient à Vineuil ; et, âprement, elle répéta : « Ridicule ! comme j'ai dû lui paraître à lui. C'est par son indifférence qu'il m'a attirée, par leur indifférence que d'autres m'intéresseraient encore. Et vous venez me prêcher l'amour. Ah, mon ami, j'ai vu trop avant dans mon âme. Je n'aimerai plus. »

— « Vous vous analysez à travers votre fièvre. Vous délirez, ma pauvre petite fille. »

Mais il parlait sans conviction. Il savait bien qu'elle ne se trompait pas, l'ayant, dès longtemps jugée telle qu'elle-même se jugeait aujourd'hui.

Un rais de soleil glissa entre deux nuages, pénétrant les vapeurs d'une lumière jaunie. Cet éclairage évoqua à l'esprit de Vineuil la salle des Hollandais du Musée de Bruxelles, et cette toile, où la brutalité sensuelle d'un baiser paraissait railler sa propre réserve.

Il se rappela Maud, debout devant cette œuvre.

Il osa interroger : « Et ceux qui étaient violents, farouches, ne vous ont-ils pas émue ? »

Elle eut, dans l'accent, une lassitude : « Personne n'a jamais été ainsi. Il me semblait pourtant que si un homme eût montré cette hardiesse, je me serais troublée. Mais non, jamais, aucun, fût-ce dans les situations les plus hasardeuses. J'ai cru d'abord à une maladresse native des hommes... ou à ma bonne étoile. Depuis, des confidences m'ont appris que les hommes ne sont pas, à l'ordinaire, si timides, ni si gauches. Quant à ma chance, elle eût pu me sauver une fois, deux fois, pas toujours. Il y avait une autre influence dans mon cas, une influence que je créais moi-même. Tenez, je me rappelle certaine heure passée dans un pied-à-terre où m'avait conduite une curiosité mauvaise, et aussi, mon Dieu, une vague pitié. »

Vineuil sentit sa chair se crispier sous une souffrance imprévue, une jalousie qu'il ne croyait plus pouvoir ressentir.

Maud poursuivait : « Ce fut ma plus audacieuse aventure. Mais, au fait, je vous en ai parlé. J'étais chargée par Cécile d'annoncer la rupture à Droze.

Je lui laissai croire que je le consolerais... et je vous ai laissé croire que je l'avais consolé. Eh bien, il n'a seulement pas touché mes lèvres. Mais, Vineuil, qu'avez-vous ? »

Titubant, livide, il regardait la jeune fille avec des yeux agrandis par une joie exultante. Depuis qu'il l'aimait, le mystère de cette créature l'avait angoissé. Maintenant, il savait : Maud n'avait-elle pas dit que cette démarche auprès de Droze avait été la plus hardie dont elle eût couru le risque ? Vineuil se voyait renseigné, rassuré. Certes, il comprenait que le fait était d'importance minime : Maud, demeurée pure, au sens le plus précis du terme, n'en était pas moins moralement avilie. Pourtant, il ressentait une satisfaction violente qu'il s'efforça de dissimuler, la jugeant niaise et puérile.

Sans l'interroger davantage, Maud continuait : « Toute autre serait sortie vaincue ou brutalisée de cette équipée. Envers moi, Droze n'a eu qu'un mouvement d'humeur, vite éteint. J'ai le don de glacer les hommes. »

— « Vous, Maud, vous ? »

voire part. Mais que de fois, alors, se l'avez-vous pas pensé ? »

Il détourna les yeux. Attendrie, elle demanda :

— « Je vous ai fait souffrir ? »

— « Oh oui ! »

Puis, aussitôt cherchant à l'excuser :

« Mais, souvent, c'était à votre insu. Un peu moi-même j'ai eu la curiosité, l'indiscrétion de vous suivre. Pendant cette promenade, vous sembliez vous promettre à tous les passants. On eût dit que vous vous offriez à la ville entière. Quelles heures d'enfer ! Vous ne pouviez pas deviner pourtant que chacun de vos gestes me torturait. »

Grave et franche, elle répondit : « Mais si je le savais. Je savais que vous m'épionnez. Et jusqu'à aujourd'hui nous sommes sincères, je vous le confesserai : Mes aventures de cette dernière saison ne m'ont procuré qu'un plaisir, celui de vous le confier. Mes autres amis aussi furent malmenés. Tous, je vous ai fait souffrir. Vous un peu plus peut-être, parce que vous m'aimiez mieux. »

« Avide d'être torturé davantage, il questionna :
« Vous avez quitté Bruxelles afin de me fuir ? »

— « Oui, à ce moment, j'aurais commis les pires sottises pour la satisfaction de vous tourmenter. Je me serais compromise, livrée à n'importe qui. Alors j'ai préféré partir. J'ai eu pitié de vous, ou, plutôt, j'ai eu peur pour moi. »

Peut-être l'aveu de cette dernière lâcheté n'était-il pas sincère, mais elle s'abaissait avec rage, trouvant plaisir à se fouailler par ses propres discours.

Il gémit : « Et moi, je vous ai rejointe à Ostende, sachant que j'allais encore être meurtri ! »

Elle le regarda, les yeux ardents : « Comme ce doit être bon d'aimer ainsi. »

Après un silence, elle appuya : « Divin ! A vous, à tous ceux qui aiment, j'ai envié leur bonheur, qu'ils en aient aimé d'autres, ou qu'ils m'aient aimée, moi. Seulement, à ces derniers, j'en ai voulu davantage. Ils étalaient là, devant mes yeux, hors de ma portée, la félicité qu'ils avaient dans l'âme. Ce prodigieux trésor leur venait de moi, et ils ne pouvaient me le faire partager. Ils me reprochaient mon insensibilité. Ils se plaignaient de leur martyre. Ils ne soupçonnaient pas le mien. Des égoïstes ! Que je les ai jaloués, détestés. Ils m'ont accusée d'être

cruelle. Pourquoi non ? Je les ai maltraités, je les ai fait souffrir. Devaient-ils avoir toutes les joies alors que je n'en connaissais aucune ? A défaut de mon bonheur, j'ai pris ma vengeance. Tous, je vous ai punis de n'avoir pas su vous faire aimer ! »

Sa voix s'était exaltée. Là-bas, le vent ayant décrû, le bruit de la mer semblait une lointaine plainte d'horreur.

Elle reprit d'un accent changé, très bas, très humble : « Vous m'en voulez ? »

— « Non, petite Maud. »

Il la comprenait trop, à présent, cette fille que la conscience de sa propre froideur avait torturée jusqu'au délire.

Comme la laide se venge sur ses amies plus jolies, Maud, incapable de tendresse, s'était vengée sur ceux qui aimaient, et d'abord sur les plus proches, ceux qui l'avaient, elle, aimée.

Elle avait fait souffrir, mais peut-être avait-elle souffert davantage. Le sentiment de Vineuil pour elle s'était apaisé. Il la chérissait sans passion désormais, mais, avec moins de violence que de pitié.

Il murmura : « Je vous dis « Pardon et Adieu. »

— « Adieu ? Vous partez ? »

— « Je n'étais revenu que pour trois mois en Europe. J'y suis resté six à cause de vous. A quoi bon demeurer davantage ? Vous ne m'avez pas laissé d'espoir. Vous ne m'aimerez jamais. Je vous ai trop aimée. »

Elle ne protesta point, demanda simplement : « Qu'allez-vous devenir ? »

— « Dieu sait ! J'irai étudier les mœurs des Hottentots ou des Lapons. La chaleur, le froid, je n'ai pas de préférence. Et vous Maud, que deviendrez-vous ? »

— « Moi ? » Elle haussa les épaules. « Le plus simple, évidemment, serait de mourir. Jadis déjà, je le souhaitais si souvent. Aujourd'hui du moins, pour le désirer, j'aurai des raisons précises. Mais alors, je n'ai pas trouvé le courage. Le trouverai-je maintenant ? Je ne crois pas. Eh bien ! je vivrai comme si j'avais quatre-vingts ans, puisque je n'attendrai plus rien de l'existence. J'éviterai le monde. J'y allais uniquement pour chercher cet

amour que je n'espère plus. Je végéterai en petite vieille, très retirée, très sage. »

Il l'interrompit : « Ne dites pas cela ! Dans quelque temps les fêtes vous attireront à nouveau. Vous ne serez pas moins jolie. Vous serez encore coquette. »

Sa jalousie se mourut dans un dernier accent : « Vous aurez encore des succès. Vous ferez encore souffrir ! »

Elle ne s'en défendit pas : « C'est possible. En ce moment je suis détachée de tout, et de moi-même. Mais plus tard, l'habitude m'entraînant... Je n'ai pas haute opinion de moi. Je me sais faible ! »

— « Mon pauvre petit ! »

Il avait d'elle une infinie pitié, et elle, oublieuse d'avoir blessé Vineuil, avait, sur toute chose, pitié d'elle-même aussi.

La nuit et le froid, envahissant la digue, allaient les contraindre à se quitter.

Alors Vineuil, dans un grand élan de compassion et de clémence, attira la jeune fille. Au lieu des bras chauds et ronds et toujours nus, dont

lui était familier le contact, il sentit les manches de l'imperméable, rendues par les embruns humides et glacées. Ce léger obstacle lui fut comme le signe de la séparation qui commençait.

A cet instant, une réminiscence littéraire traversa son esprit. Songeant à une autre coquette, il murmura : « Camille, imprudente fille, on ne badine pas avec l'amour... »

Elle eut un sourire désolé :

— « Vous voyez bien que si, puisqu'on n'en meurt pas ! »

Dans sa figure pâle, aux traits tendus, luisaient des yeux fiévreux où son âme sèche, jusque dans la souffrance, ne parvenait pas à faire monter un pleur.

Le brouillard s'épaissit. L'horizon parut se fermer. La pluie tomba.

Une goutte vint s'écraser sur la joue de Maud.

Il parut à Vineuil que le ciel attendri avait, sur ce visage qui ne pouvait pleurer, eu la pitié de jeter l'aumône d'une larme.